Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 6, n° 4 – Hiver 2010
pp. 3-16

Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion

Ou que répondre à la question : « quelle est votre posture épistémologique ? »

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Pour Emmanuelle Rigaud

« Il est impossible de penser – sérieusement – avec des mots
comme Classicisme, Romantisme, Humanisme, Réalisme…
On ne s'enivre ni ne se désaltère avec des étiquettes de bouteille. »
Paul Valéry

La recherche quantitative dans les sciences sociales se pose des questions méthodologiques, et peu de questions épistémologiques : son épistémologie est alignée peu ou prou sur celle des sciences de la nature et simplement adaptée à un contexte différent. La recherche qualitative doit au contraire justifier sa différence et démontrer qu'elle peut produire de la connaissance. On ne demande pas à un chercheur qui utilise des techniques économétriques pour faire de l'analyse financière de préciser sa « posture épistémologique ». Un chercheur qui pratique l'étude de cas s'y sent contraint. D'où les tentatives pour expliciter les fondements épistémologiques de la recherche qualitative. La chose est pourtant délicate, et rares sont les spécialistes des questions épistémologiques (l'auteur de ce texte ne saurait lui-même se ranger dans la catégorie) maîtrisant les approches de Kuhn, Lakatos, Popper ou Quine (Bachelard et Canguilhem, sans doute parce que français, ayant disparu de la liste…), plus l'histoire et la philosophie des sciences.

Dans les sciences de gestion, on considère souvent que deux ou trois paradigmes épistémologiques s'opposent, entre lesquels il faut choisir : le positivisme d'une part, le constructivisme et l'interprétativisme de l'autre, l'interprétativisme étant souvent présenté comme une variante du constructivisme (Perret & Seville, 1999). Les trois paradigmes sont généralement présentés avec des tableaux de différences concernant l'ontologie, les méthodologies, les critères de validité, etc.

Chercheur en management des systèmes d'information, Ron Weber, s'estimant positiviste dans sa démarche de recherche mais intéressé par l'idée de se mettre aux études de cas qui lui paraissaient pouvoir apporter des résultats intéressants dans sa discipline, a un jour participé à un séminaire de formation à l'interprétativisme. Dans un texte intéressant par son aspect vivant et concret (Weber, 2004), il explique que trois choses l'ont frappé :

1. la présentation qui a été faite par des « interprétativistes » du « positivisme » ne correspondait en rien à sa propre approche des questions scientifiques, qu'il avait tendance à appeler « positivisme » ;

2. la construction du tableau des différences et oppositions tranchées entre positivisme et interprétativisme (ontologie, épistémologie, objet de recherche, méthode, critère de validité, solidité – *reliability*) lui est apparue grandement artificielle et souvent vide de sens (« *vacuous* ») dans la pratique ;
3. l'idée que l'étude de cas ou recherche qualitative devrait relever d'une épistémologie non positiviste ou anti positiviste lui est apparue extrêmement discutable.

Ce texte reprend en grande partie ces positions. Postulant de même que l'opposition entre les trois paradigmes (qui ne correspondent pas à des paradigmes au sens de Kuhn, puisqu'ils n'en ont pas les différents éléments – on se souvient que Kuhn a proposé de substituer au mot paradigme l'expression « matrice disciplinaire » : on voit bien qu'il s'agit de tout autre chose puisque ces trois « postures » ou courants ne sont pas des matrices et qu'elles n'ont pas d'ancrage disciplinaire) n'est pas aussi tranchée qu'on l'admet, il va essayer de donner quelques éléments d'épistémologie de la recherche qualitative en gestion en les empruntant à ces « courants » et en les combinant (ce qui est possible justement parce qu'ils ne sont pas des paradigmes). Il va s'appuyer grandement sur Popper, pour deux raisons souvent passées sous silence : 1. Popper n'a jamais été positiviste (ni néo- ni post-...) ; 2. Popper a écrit sur l'épistémologie des sciences sociales, en s'opposant précisément à l'idée positiviste selon laquelle il y aurait unité de la science sur le plan épistémologique et méthodologique. Il s'inscrit, en matière de sciences sociales, dans la tradition de Dilthey et Weber, celle de l'approche compréhensive, c'est-à-dire dans ce qu'il paraît être convenu d'appeler aujourd'hui l'interprétativisme. Pour autant, son approche de la compréhension se veut « objective » (mais non scientiste), n'ayant rien à voir avec l'empathie avec les acteurs qui est quelquefois présentée comme un trait caractéristique de l'interprétativisme. On voit d'emblée que les choses sont bien plus compliquées qu'on ne les présente généralement, et ce texte va s'efforcer de les clarifier tout en restant, malgré des détours un peu philosophiques, le plus proche possible des problèmes épistémologiques concrets que pose un travail de recherche qualitative. Il va le faire en deux temps principaux : en revenant d'abord sur le « positivisme » et en essayant de montrer que des éléments de la pensée positiviste peuvent être intéressants pour la recherche qualitative ; en passant ensuite à Popper et en montrant que la recherche qualitative peut et doit sans doute être également constructiviste et interprétativiste, mais au sens de Popper. Le constructivisme et l'interprétativisme dans leurs versions extrêmes seront brièvement discutés entre-temps.

En quoi nous pouvons et devons être positivistes dans la recherche qualitative

L'histoire du positivisme est compliquée. Le terme vient de Comte, mais peu de gens se réclament encore de lui. Lorsqu'il est question du néo-positivisme, il est fait référence au Cercle de Vienne, actif des années 20 aux années 30, jusqu'à la mort de Schlick, puis s'étant prolongé, surtout avec les travaux de Carnap mort lui-même en 1970.

Ci-dessous
Quelques membres du Cercle de Vienne : Moritz Schlick, Rudolph Carnap, Otto Neurath, Hans Hahn & Philipp Frank (de gauche à droite).

Moritz Schlick, allemand de nationalité, a fait une thèse de physique avec Max Planck. Il devient en 1922 professeur de philosophie des sciences inductives à Vienne. Rapidement, il organise des réunions régulières le jeudi soir qui rassemblent l'élite philosophique et scientifique de Vienne, notamment Rudolf Carnap, Herbert Feigl, Kurt Gödel, Hans Hahn, Otto Neurath, et Friedrich Waismann. Tous sont fascinés par la lecture du *Tractatus Logico-philosophicus* de Wittgenstein, paru quelques années auparavant (Neurath avec des nuances critiques). L'important est que, comme il a été dit, Karl Popper n'a jamais fait partie du Cercle[1]. Schlick a été son examinateur à l'époque de sa thèse et ne l'a apparemment pas apprécié, très probablement à cause des critiques quasi-obsessionnelles de Popper à l'égard de Wittgenstein (sur ce point, et sur la seule rencontre entre Popper et Wittgenstein, voir Edmonds & Eidinow, 2001 ; Dumez, 2007a). Schlick, connu pour sa politesse, sa courtoisie et son aménité, a toujours refusé d'inviter Popper (connu quant à lui pour son caractère exécrable) au Cercle malgré les lourds appels du pied de ce dernier (Boyer, 2001). Dans son autobiographie, Popper (1989) consacre un chapitre au sujet suivant : « Qui a tué le positivisme logique ? »[2] et sa réponse est bien évidemment : « Moi ». On voit que le classer dans les néo-positivistes ou post-positivistes est pour le moins étrange…

Autre remarque importante, les membres du cercle de Vienne n'aimaient pas le mot « positivisme » (bien qu'on le trouve dans leurs écrits) et se définissaient plutôt comme des « empiristes logiques ». Tous n'étaient pas d'accord sur toutes les dimensions de cet empirisme logique, mais deux idées leur étaient communes, bien formulées dans le texte manifeste de 1929 écrit par Carnap, Neurath et Hahn : *Wissenschaftliche Weltauffassung. Der Wiener Kreis (La constitution du monde. Le Cercle de Vienne)*.

Première idée, il faut éliminer de la science les propositions qui n'ont pas de sens et, à ce titre, ne peuvent être ni vraies ni fausses[3] :

> Lorsque quelqu'un affirme : « Il y a un Dieu », « L'inconscient est le fondement originaire du monde », « Il y a une entéléchie comme principe directeur du vivant », nous ne lui disons pas : « Ce que tu dis est faux », mais nous lui demandons : « Qu'est-ce que tu signifies avec tes énoncés ? ». Une démarcation très nette apparaît alors entre deux espèces d'énoncés : d'un côté les affirmations telles que les formules de la science empirique ; leur sens peut être constaté par l'analyse logique, plus précisément par le retour aux énoncés les plus simples portant sur le domaine empirique. Les autres énoncés, parmi lesquels ceux que l'on vient de citer, se révèlent complètement dénués de signification quand on les prend au sens où l'entend le métaphysicien. (Carnap, Neurath & Hahn, 2010, pp. 87-88)

Les sciences de gestion (thèses, articles, livres) sont remplies de propositions qui n'expliquent rien et dont la signification devrait être elle aussi ramenée à des éléments empiriques (simples ou complexes), ou qui devraient être éliminées si cela ne peut pas être le cas[4]. Prenons un exemple. Les entreprises font des choses et ce « faire » peut être regroupé et analysé en activités (Richardson, 1972). Ces activités sont observables. Peut-on inférer de l'observation des activités une ou des capacités (dynamiques) de l'entreprise ? Le problème est à la fois pratique (en permanence, les dirigeants de l'entreprise, à partir de l'analyse qu'ils font des activités de la firme, font des conjectures sur ses capacités en dynamique), et théorique (le chercheur fait lui aussi des conjectures). Cette notion de conjecture est là pour essayer de penser le lien entre de l'observable (les activités de la firme) et de l'inobservable (ses capacités). C'est elle qui peut donner une signification (« *meaning* ») à des propositions portant sur les capacités, c'est-à-dire de l'inobservable (Depeyre, 2007 ; Depeyre, 2009). Sans

1. Wittgenstein non plus, qui n'a jamais assisté à aucune réunion. Par contre, il a eu des conversations suivies avec des membres du Cercle, Schlick et Waismann notamment.
2. Question d'ailleurs particulièrement dénuée d'élégance et de tact, Schlick ayant été assassiné en plein amphithéâtre de plusieurs coups de revolver par un étudiant d'obédience nazie, qui par ailleurs le soupçonnait peut-être d'avoir séduit sa fiancée…
3. C'est en ce sens qu'on peut malgré tout parler de néo-positivisme : comme Comte, les membres du Cercle de Vienne pensent qu'il faut une claire démarcation entre les propositions de type métaphysique au sens propre et les propositions scientifiques.
4. Ici, comme Raymond Boudon (2010, p. 92) le relève fort justement, les positivistes et Popper se retrouvent dans la tradition d'Auguste Comte : « Popper […] a dénoncé avec force les dégâts infligés à l'image des sciences sociales par le recours à des causes occultes. Il retrouve sans le savoir une complainte d'Auguste Comte qui conserve toute son actualité : "Presque toutes les explications habituelles relatives aux phénomènes sociaux […] rappellent encore directement l'étrange manière de philosopher si plaisamment caractérisée par Molière à l'occasion de la vertu dormitive de l'opium" *(Discours sur l'esprit positif)*. » Nombre de travaux en sciences sociales reposent sur des explications qui n'en sont pas.

cette notion de « conjecture », il faudrait très probablement abandonner le concept de capacité comme vide de sens. Comme on le voit, l'idée de démarcation entre des propositions théoriques abstraites, séduisantes, stimulantes, mais se révélant en réalité vides de sens et de nature « métaphysique » parce que dénuées de contenu empirique possible, relevant de ce qu'un auteur a appelé le « même pas faux », n'est pas une idée sans rapport avec le travail concret de la recherche qualitative (et d'ailleurs pas seulement qualitative) en gestion. Elle doit faire partie de la boîte à outils du chercheur.

La seconde idée du Cercle de Vienne est présente dans l'expression « empirisme logique ». Le *Manifeste* énonce les choses ainsi :

> Premièrement, [la conception scientifique du monde] est empiriste et positiviste. Seule existe la connaissance venue de l'expérience, qui repose sur ce qui est immédiatement donné. De cette façon, se trouve tracée la frontière qui délimite le contenu de toute science légitime. Deuxièmement, la conception scientifique du monde se caractérise par l'application d'une certaine méthode, à savoir celle de l'analyse logique. (Carnap, Neurath & Hahn, 2010, p. 90)

On retrouve dans ce texte toutes les « horreurs » habituellement associées au « positivisme » : l'idée simpliste du primat de l'expérience, celle selon laquelle les faits sont donnés (alors que les « données », tout le monde le sait, sont construites), l'accent mis sur la logique de type mathématique. Je voudrais défendre l'idée qu'il y a pourtant dans cette attitude positiviste des éléments importants, y compris pour la recherche qualitative.

Qu'est-ce qu'un mauvais travail de recherche en gestion (article, livre ou thèse, quantitatif ou qualitatif), un travail qui n'apporte rien sur le plan de la connaissance ?

La réponse est simple : c'est un travail dont la revue de littérature n'aboutit pas à un cadre analytique, sinon « logique » au sens de la logique mathématique, du moins cohérent et rigoureux, et est plutôt une promenade dans le champ des auteurs et des concepts disponibles, dont le lien avec le matériau empirique est lâche, le matériau ne permettant pas de mener une véritable discussion des concepts et des auteurs, ces concepts ne permettant pas d'éclairer le matériau (parce qu'ils sont mal spécifiés, trop vagues, et éclairent donc toutes sortes de matériaux indifféremment). Une de ses élèves raconte que Wittgenstein prenait l'image suivante : « une roue qu'on peut faire tourner, sans que rien d'autre soit en mouvement avec elle, ne fait pas partie du mécanisme » (Murdoch, 1994, p. 28). Trop souvent, la roue « revue de littérature » tourne indépendamment de la roue « matériau empirique », parce qu'aucun mécanisme réel ne relie les deux. Or, c'est précisément ce mécanisme reliant les deux qui est le cœur du travail scientifique, ce qu'exprime l'expression unifiée d'« empirisme logique » qui doit être prise comme une relation forte entre données (empirisme) et cadre analytique (logique).

Qu'est-ce, en effet, qu'un bon travail de recherche ? C'est un travail qui pose un cadre analytique rigoureux et cohérent (ne juxtaposant pas des écoles de pensée, des théories ou des concepts d'origines diverses incohérents entre eux). Ce cadre analytique est conçu pour avoir une signification, c'est-à-dire pour pouvoir être discuté sur un matériau empirique choisi en rapport avec lui (voir point précédent sur l'élimination des propositions dénuées de signification).

En ce sens, il apparaît qu'un bon travail de recherche qualitative en gestion ne peut être que structuré par un empirisme logique : d'une part, il s'efforce d'éliminer toute proposition dénuée de signification (et Dieu sait qu'il en existe de très nombreuses

dans les « théories » de gestion…), d'autre part il élabore un cadre analytique rigoureux et cohérent, tourné vers un matériau empirique. Bref, en ce sens précisément défini, un bon travail de recherche qualitative en gestion peut et doit adopter une attitude positiviste[5].

En quoi il est difficile d'être constructiviste et/ou interprétativiste dans la recherche qualitative

On a vu qu'il était difficile de définir le « positivisme » : celui du Cercle de Vienne n'est pas celui de Comte, et, au sein du Cercle de Vienne, celui de Schlick n'est pas celui de Neurath, qui n'est pas celui de Carnap, etc. Le constructivisme pose les mêmes problèmes, d'une manière encore plus redoutable. A propos des apories entrainées par les différents types de constructivisme, il semble que tout ou presque ait été dit par Paul Boghossian (2006 ; 2009).

Une définition un tant soit peu rigoureuse du constructivisme donne ceci :

> Dans le sens technique visé [...], un fait est socialement construit si, et seulement si, il est *nécessairement vrai* qu'il n'aurait pu exister sans les actions contingentes d'un groupe social. (Boghossian, 2009, p. 23)

Mais, bien évidemment, le constructivisme a une pensée de derrière. Il ne s'agit pas d'un néo-kantisme qui affirmerait simplement que le réel est construit de manière transcendentale :

> Ce que [le théoricien de la construction sociale] veut, c'est souligner le *caractère contingent* des faits que nous avons construits, montrer qu'ils n'auraient pas nécessairement existé si nous en avions décidé autrement. (Boghossian, 2009, pp. 22-23)

L'idée du constructivisme est que les faits étudiés sont construits par les interprétations du chercheur et des acteurs, et que d'autres chercheurs et d'autres acteurs auraient pu les construire différemment. En ce sens, tout est donc subjectif ou du moins contingent à un groupe social. La réfutation très simple de ce point de vue a été donnée par Nagel : si la phrase « tout est subjectif » est vraie, alors cette phrase est une vérité objective, donc elle est fausse (Boghossian, 2009, pp. 65-66) (idem pour « tout est contingent à un contexte social », puisque cette phrase est elle-même contingente à un contexte social, donc fausse dans sa formulation). On peut approfondir la discussion, mais on voit que le constructivisme amène à des apories de type métaphysique particulièrement difficiles à appréhender. Si l'on revient à du concret, en recherche qualitative en gestion, on voit mal le lien qui est fait entre recueillir et analyser les « interprétations » que les acteurs font des situations dans lesquelles ils se trouvent sous la forme d'entretiens, et l'affirmation selon laquelle le réel n'existe pas indépendamment de la construction qu'en font ces acteurs et le chercheur, c'est-à-dire l'adoption de la position Nietzschéenne : « *Es gibt keine Tatsachen, nur Interpretationen* » (« Il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations »). Le réel est évidemment en partie construit par les acteurs, et par leurs discours et par leurs actions, éventuellement co-construit par ces acteurs et le chercheur, mais évidemment seulement en partie. C'est le cas des institutions qui relèvent d'une « ontologie sociale » (Searle, 2010). Mais, et c'est la position de Searle, on peut parfaitement objectiver ce processus de construction. On n'est pas obligé, comme Rorty (1998, p. 87), de penser que les dinosaures n'ont commencé à exister que quand des chercheurs ont commencé à les décrire – sur ce point, voir la discussion de Boghossian (2009, p. 35 *et sq*).

Plus intéressante nous paraît être la position de Popper à l'égard des sciences sociales, dans la tradition de Dilthey et Weber.

5. Qu'on ne se méprenne pas. Il ne s'agit pas ici de mener une défense d'arrière-garde du positivisme ou empirisme logique, en le considérant comme une « posture » encore vivante. On considère généralement que Quine en a montré les difficultés dans les années 50 de manière convaincante (Carnap a d'ailleurs profondément évolué dans ses positions à partir de ce moment – Putnam, 2002/2004). La position adoptée ici consiste à dire que, d'un point de vue pratique, celui de la conduite d'une recherche qualitative et de l'établissement de ses résultats, les deux points centraux soulevés par le *Manifeste*, pour peu qu'ils soient conçus comme des principes guidant la recherche, restent utiles donc pertinents.

En quoi nous pouvons et devons, dans la recherche qualitative, être constructivistes et interprétativistes au sens poppérien

Comme on l'a dit, Popper ne croit pas à l'idée positiviste d'une unité de la science, et pense qu'il y a une logique propre aux sciences sociales. C'est d'ailleurs le titre du texte sur lequel nous allons nous appuyer pour revenir à la question du constructivisme et de l'interprétativisme : « La logique des sciences sociales » (Popper, 1979).

Dans ce texte, Popper attaque comme à son habitude le positivisme, ou plutôt le :

> [...] naturalisme ou scientisme méthodologique erroné et déplacé, qui exige des sciences sociales qu'elles apprennent enfin des sciences de la nature ce qu'est la méthode scientifique. (Septième thèse, p. 78)

Ce positivisme appliqué aux sciences sociales peut se formuler ainsi :

> [...] commence par des observations et des mesures, soit, par exemple, par des enquêtes statistiques ; passe alors par induction aux généralisations et à la formation de théories. De cette manière, tu approcheras de l'idéal de l'objectivité scientifique, pour autant que ce soit possible dans le domaine des sciences sociales. Tu dois être conscient du fait que l'objectivité est bien plus difficile à atteindre dans les sciences sociales que dans les sciences naturelles (pour autant qu'elle puisse jamais être atteinte). Car objectivité signifie absence de jugement de valeur [*Wertfreiheit*], et celui qui pratique les sciences sociales ne peut s'émanciper que dans des cas rarissimes des valeurs de la couche sociale à laquelle il appartient pour parvenir à un certain degré de neutralité [*Wertfreiheit*] et d'objectivité. (Septième thèse, p. 78)

Popper ajoute aussitôt :

> À mon sens, chacune des propositions que je viens d'attribuer à ce naturalisme fourvoyé est radicalement fausse [...] (Septième thèse, p. 78)

Il va se démarquer du positivisme sur un autre point. Comme nous l'avons déjà souligné, pour lui, contrairement à l'idée des positivistes depuis Comte jusqu'à Carnap, il n'y a pas unité des sciences :

> *Neuvième thèse :* Ce qu'on appelle discipline scientifique n'est rien d'autre qu'un conglomérat de problèmes et d'essais de solutions, qui a été délimité et construit artificiellement. Seuls existent réellement les problèmes et solutions, et les traditions scientifiques. (Neuvième thèse, p. 79)

Comme il a été dit, il est absurde, poursuit Popper, de penser qu'on puisse demander à un scientifique d'être objectif :

> *Onzième thèse :* Il est totalement erroné de supposer que l'objectivité de la science dépend de l'objectivité de l'homme de science. Et il est totalement erroné de croire que celui qui pratique les sciences de la nature serait plus objectif que celui qui pratique les sciences sociales. (p. 82)

L'objectivité des sciences repose dans des dispositifs sociaux et institutionnels qui garantissent l'examen critique :

> *Douzième thèse :* ce qu'on peut appeler objectivité scientifique repose uniquement et exclusivement sur la tradition critique qui, en dépit des résistances, rend souvent possible la critique d'un dogme qui prévaut. Autrement dit, l'objectivité de la science n'est pas une question d'individu, intéressant les hommes de science pris à part, mais une question sociale qui résulte de leur critique mutuelle, de la division du travail amicale-hostile entre scientifiques, de leur collaboration autant que de leur rivalité. Elle dépend donc partiellement d'une série de conditions sociales et politiques qui rendent cette critique possible. (p. 82)

C'est exactement ce qui se passe par exemple lors d'un jury de thèse, qui est comme la réduction des dispositifs qui garantissent le bon fonctionnement du travail scientifique. Quelle est alors, pour Popper, la démarche scientifique ? Elle consiste à construire un problème (et non pas à croire qu'on peut partir de simples observations) et à élaborer des solutions à ce problème sous la forme de théorie :

> *Quatrième thèse :* Pour autant que la science ou la connaissance puissent commencer quelque part, on peut dire ce qui suit : la connaissance ne commence pas par des perceptions ou des observations, par une collection de données ou de faits[6], mais bien par des *problèmes*. Pas de savoir sans problèmes – mais aussi pas de problème sans savoir. Cela signifie que la connaissance commence par la tension entre savoir et non-savoir : pas de problème sans savoir – pas de problème sans non-savoir. Car tout problème surgit par la découverte que quelque chose dans notre savoir supposé n'est pas tout à fait en ordre ; ou encore, en termes logiques, par la découverte d'une contradiction interne entre notre savoir supposé et les faits ; ou, exprimé d'une façon peut-être plus correcte encore, par la découverte d'une contradiction apparente entre notre savoir supposé et les faits supposés. (p. 76)

Les problèmes ne sont pas donnés, ils sont *construits*, ils sont *créés*.

> *Cinquième thèse :* Tout comme les autres sciences, les sciences sociales peuvent être fructueuses ou infructueuses, intéressantes et insipides, fécondes ou stériles, en raison directe de l'importance ou de l'intérêt des problèmes traités et naturellement aussi en raison directe de l'honnêteté, de la rectitude et de la simplicité avec lesquelles ces problèmes sont abordés. Tout ceci n'est du reste pas forcément limité à des problèmes théoriques. Des problèmes pratiques tels que le problème de la pauvreté, de l'analphabétisme, de l'oppression politique et de l'imprécision du droit ont été des points de départ importants de la recherche en sciences sociales. Mais ces problèmes pratiques ont conduit à la réflexion, à la théorisation, et par là aux problèmes théoriques. Dans tous les cas, sans exception, c'est le caractère et la qualité du problème – en même temps, bien sûr, que la hardiesse et l'originalité de la solution proposée – qui déterminent la valeur ou l'absence de valeur d'une élaboration scientifique.
>
> C'est donc toujours le problème qui est le point de départ. L'observation ne devient une sorte de point de départ que si elle révèle un problème ; ou, en d'autres termes, que si elle nous surprend, si elle nous montre que quelque chose dans notre savoir, dans nos attentes ou dans nos théories n'est pas tout à fait en ordre. Les observations ne conduisent donc à des problèmes que si elles entrent en conflit avec certaines de nos attentes conscientes ou inconscientes. Ce qui dans ce cas constitue le point de départ du travail scientifique, ce n'est pas tant l'observation pure et simple que l'observation dans sa signification spécifique – c'est-à-dire précisément l'observation qui crée un problème. (pp. 76-77)

Ceci est fondamental. Un travail de recherche (qualitative ou non) sera insipide ou intéressant, stérile ou fécond, stimulant ou tranquillement plat, en raison de la qualité du problème qui aura été posé. Il faut donc poser un problème (rien de plus terrible que certaines thèses qui ne posent tout simplement pas de *problème* et relèvent ainsi, malheureusement, d'un vide angoissant malgré les années de travail qu'elles représentent). Ce problème, il faut le construire, et le construire comme une tension entre l'état du savoir (la revue de littérature, les données existantes) et un non-savoir. Il est ici intéressant de reprendre un épistémologue français oublié (sans doute parce que français…) dont la formulation est encore plus percutante que celle de Popper :

6. Cette phrase est bien sûr une critique directe du *Manifeste* du Cercle de Vienne cité plus haut qui énonçait au contraire : « Seule existe la connaissance venue de l'expérience, qui repose sur ce qui est immédiatement donné. » – HD.

> Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit. (Bachelard, 1938/1999, p. 14)

Le constructivisme est donc un élément épistémologique fondamental, mais au sens de Bachelard et Popper : il convient de construire son problème, de formuler, en l'élaborant soigneusement, une *question*. De ce problème construit dépend principalement la qualité d'un travail de recherche. Ensuite, il convient de mettre en place un cadre analytique, dont Popper explique qu'il doit être hardi et original, en gardant à l'esprit une chose essentielle : les théories n'ont qu'une fonction, permettre la critique dont on a vu que pour Popper elle était au centre de la démarche scientifique.

> *Dix-neuvième thèse :* Dans les sciences, nous opérons avec des théories, c'est-à-dire avec des systèmes déductifs. Il y a deux raisons à cela. La première, c'est qu'une théorie, autrement dit un système déductif, est un essai d'explication et donc un essai pour résoudre un problème scientifique ; la seconde raison, c'est qu'une théorie, ou système déductif, peut être critiquée rationnellement à travers ses conséquences. Il s'agit donc d'un essai de solution qui est soumis à la critique rationnelle. (p. 85)

Ce qui fait donc la qualité d'un travail scientifique (une thèse par exemple), on n'insistera jamais assez sur ce point, c'est la construction d'un problème comme tension entre savoir et non-savoir et la mise en place d'un cadre théorique original qui s'expose à la critique. Combien de thèses en gestion reposent sur un vrai problème ? Combien élaborent pour y répondre un réel cadre analytique confronté réellement au matériau empirique ?

Popper passe maintenant à l'originalité des sciences sociales, en se réclamant de la tradition de la compréhension (*Verstehende Soziologie* – venant de Dilthey puis de Weber) et en introduisant ce qu'il appelle la logique de situation. En cela, il existe bien des raisons de s'affirmer comme interprétativiste au sens de Popper.

> *Vingt-cinquième thèse :* L'examen logique des méthodes employées en économie aboutit à un résultat applicable à toutes les sciences sociales. Ce résultat montre qu'il existe dans les sciences sociales une *méthode purement objective,* qu'on peut appeler méthode de compréhension *objective* ou logique de situation. Une science sociale pratiquant la compréhension objective peut être développée indépendamment de toute idée subjective ou psychologique. Cette méthode consiste à analyser suffisamment la situation sans faire appel à la psychologie. La compréhension objective consiste à apercevoir que l'action était *objectivement appropriée à la situation*. En d'autres termes, l'analyse de la situation est poussée si loin que des facteurs qui semblaient de prime abord d'ordre psychologique, comme par exemple les désirs, les motifs, les souvenirs et les associations, sont transformés en facteurs de situation. Un homme qui a tels ou tels désirs devient un homme dont la situation objective implique qu'il poursuive tels ou tels *buts* objectifs. Et un homme qui a tels ou tels souvenirs ou associations devient un homme dont la situation objective implique qu'il soit objectivement pourvu de telles ou telles théories ou de telle ou telle information. Ceci nous permet donc de comprendre objectivement ses actions dans la mesure où nous pouvons dire : j'ai certes d'autres buts et d'autres théories (que Charlemagne, par exemple), mais si je m'étais trouvé dans la même situation que lui, j'aurais agi de la même façon que lui, et toi aussi, sans doute. La méthode de l'analyse de

> situation est donc bien une méthode individualiste, mais non psychologique, car elle élimine principiellement les facteurs psychologiques et les remplace par les éléments objectifs de la situation. Je l'appelle habituellement « logique de situation » (« *situational logic* » ou « *logic of the situation* »)[7]. (pp. 88-89)

Popper est interprétativiste au sens où l'analyse de la situation suppose, comme on le voit, de faire une analyse fine des connaissances et informations dont disposent les acteurs dans une situation donnée, c'est-à-dire un travail de compréhension. Si ce dernier porte sur un processus, une situation en évolution, cette analyse fine doit mettre en évidence les savoirs des acteurs *ex ante* et *ex post*, avec leur évolution durant la période, et l'observateur construit son interprétation des événements en tenant compte lui aussi de l'*ex ante* et de l'*ex post* (Dumez, 2006a). Est-ce que, basculant dans l'interprétativisme[8], Popper a sauté à pieds joints dans le relativisme et l'a-scientificité ? Pas du tout[9] : avoir une démarche compréhensive n'est absolument pas contradictoire pour lui avec avoir une démarche scientifique (que d'aucuns qualifieraient à tort de « positiviste ») :

> [...] les analyses de situation sont rationnellement et empiriquement critiquables, et elles sont susceptibles d'amélioration. Nous pouvons par exemple trouver une lettre qui montre que la connaissance dont disposait Charlemagne différait totalement de ce que nous avions supposé dans notre analyse, alors qu'on voit mal comment des hypothèses psychologiques et caractérologiques pourraient être critiquées au moyen d'arguments rationnels. (Vingt-sixième thèse, p. 89)

Dans l'analyse qui doit être faite de la « logique de situation », la difficulté consiste à ne considérer les situations ni comme totalement déterminées par les facteurs objectifs et les états antérieurs du monde, ni comme totalement indéterminées et hasardeuses. Elles ne sont ni des mouvements d'horloge (*clocks*) ni des nuages au comportement imprévisible (*clouds*) :

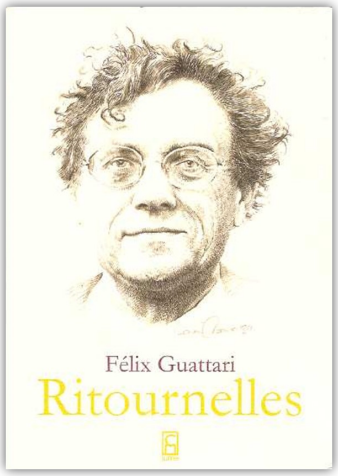
> What we need for understanding rational human behavior – and indeed animal behavior – is something *intermediate* in character, between perfect chance and perfect determinism – something intermediate between perfect clouds and perfect clocks [...] For obviously what we want is to understand how such non-physical things as *purposes, deliberations, plans, decisions, theories, intentions* and *values*, can play a part in bringing about physical changes in the physical world. (Popper, 1972, p. 228-229)

Au terme de cette analyse, apparaissent les éléments d'une épistémologie de la recherche qualitative en gestion, que l'on peut essayer de synthétiser en conclusion.

Conclusion

Un choix épistémologique consiste, pour la recherche qualitative, à adopter une épistémologie post-moderne : la recherche est un discours sur le discours des acteurs (interprétations) qui construit à lui seul le réel et dont le seul critère de validité est de nature esthétique : le lecteur aime ou n'aime pas, au sens où il peut ne pas supporter Chopin mais adorer Fauré. La critique « scientifique » devient alors jugement de goût. Le discours critique est un discours en réponse à du discours sur du discours, en un jeu de miroirs infini. La meilleure manière d'exprimer son post-modernisme assumé consiste alors à conclure son argumentaire épistémologique par : « Cha ba da ba da, cha ba da ba da... » Il s'agit là d'une discrète référence à Deleuze et Guattari pour qui la ritournelle est une notion théorique (Deleuze lui-même aimait terminer ses cours à Vincennes par des ritournelles), et ce « Cha ba da ba da, cha ba da ba da... » est par ailleurs l'expression la plus cohérente et saisissante du refus absolu du

7. Jacques Girin (1990) a théorisé les situations de gestion. C'était un grand lecteur de Popper, sur lequel il a écrit, et de ce texte en particulier.
8. L'anachronisme de cette formulation est bien évidemment absurde.
9. En cela d'ailleurs, Popper est parfaitement fidèle à la démarche de Dilthey. Pour ce dernier, la compréhension vise à une validité objective : « Toute la philologie, toute l'histoire sont fondées sur le présupposé que la compréhension après coup du singulier peut être élevée à l'objectivité » (Dilthey, 1995, p. 291). Notons que c'est également la position de Habermas : « [...] les sciences sociales peuvent prendre conscience de leur dimension herméneutique, tout en restant fidèles à la tâche qui consiste à produire un savoir théorique [...] » (Habermas, 1986, p. 54).



scientisme honni du discours en gestion et du jeu de miroirs dans lequel se situe la recherche.

Maintenant si l'on considère au contraire que la gestion doit essayer de se constituer comme science, et comme science empirique, les éléments d'épistémologie propres aux approches qualitatives en gestion peuvent être empruntés à l'empirisme logique du Cercle de Vienne et également, paradoxalement, à son plus féroce contempteur, Karl Popper. Un troisième élément sera ajouté, emprunté quant à lui à la tradition pragmatiste. C'est que l'on n'a pas affaire en épistémologie à des paradigmes, mais à des courants philosophiques. Un certain syncrétisme est donc possible, et sans doute nécessaire.

Ces différents éléments épistémologiques s'énoncent ainsi :

1. (cadrage général) L'opposition tranchée entre positivisme, constructivisme et interprétativisme, pour séduisante qu'elle soit, ne résiste pas à l'analyse. Ces paradigmes n'en sont pas, et ne sont pas aussi disjoints qu'on le dit. Une épistémologie de la recherche qualitative en gestion peut et doit combiner les éléments avancés par ces différents courants. C'est ainsi que :
2. Un travail de recherche qualitative en gestion se doit d'être constructiviste au sens de Bachelard et Popper en ce qu'il doit chercher à construire un problème scientifique en tant que tension entre savoir et non-savoir. Pour cela, il doit s'appuyer sur une revue de littérature pour dresser l'état de ce savoir et de ce non-savoir, en relation avec la recherche et la construction de données permettant de résoudre cette tension.
3. Dans la recherche de solutions à ce problème, ce travail doit emprunter deux éléments essentiels à l'empirisme logique (appelé malheureusement souvent positivisme ou néo-positivisme). *i.* La recherche qualitative en gestion (comme toute démarche de recherche, mais elle y est particulièrement exposée) doit chercher avec une rigueur obstinée à éliminer les propositions, expressions, concepts, dénués de signification, c'est-à-dire non susceptibles d'être vrais ou faux. La recherche en gestion pâtit grandement en tant que discipline de l'usage de tels concepts, propositions, ou pseudo-théories. *ii.* Y compris (et surtout…) en recherche qualitative, il convient d'être à la fois empiriste et logique. Même si une forme mathématique ne lui est pas donnée, il est nécessaire d'élaborer un cadre analytique cohérent et rigoureux, conçu (*design*) pour être confronté à un matériau empirique, c'est-à-dire, au sens de Popper, susceptible d'être réfuté par ce matériau. Il ne le sera que s'il est justement cohérent et rigoureux. Il convient de rechercher avec ténacité le mécanisme de liaison étroite entre cadre théorique et matériau empirique, ce mécanisme seul permettant une réelle discussion scientifique (c'est-à-dire qu'il faut opérer une double spécification : du cadre analytique et du matériau empirique – Dumez, 2006b). Trop de travaux en gestion, notamment qualitatifs, présentent en tant que cadre analytique des idées générales, potentiellement incohérentes entre elles, trop vagues pour être réfutées, c'est-à-dire expliquant tout et n'expliquant rien, pour ensuite « montrer » qu'elles s'appliquent à un matériau empirique. Selon l'image de Wittgenstein, les roues tournent, mais librement et indépendamment l'une de l'autre. Toute idée vague s'applique à tout matériau empirique ou presque. Une telle « application » ne génère donc aucune connaissance. La mise en forme des données (codage, mise en séries et en synopses) est un élément méthodologique essentiel et délicat qui se situe au

cœur même de l'articulation entre cadre théorique et matériau : elle ne peut pas faire abstraction de théories de départ et, en même temps, elle doit viser à aider à la modification, à l'enrichissement, à la critique de ces théories. Elle doit pouvoir s'appuyer sur des théories, sans en être prisonnière. Une réflexion méthodologique poussée sur la mise en forme des données, notamment le codage (Dumez, 2004 ; Point & Voynnet-Fourboul, 2006) et les *templates* (Dumez & Rigaud, 2008), est donc centrale.

4. Dans la ligne de Dilthey et Weber, un travail qualitatif de recherche en gestion doit être interprétativiste au sens de Popper. Il doit s'intéresser de manière systématique (c'est-à-dire pas anecdotique, pas au coup par coup, comme c'est trop souvent le cas), aux interprétations données par les acteurs eux-mêmes des situations dans lesquelles ils se trouvent et de leurs actions et interactions[10]. Méthodologiquement, il convient de savoir comment étudier les discours, et comment les étudier en relation avec les actions. Cet intérêt pour les interprétations des acteurs (« *meanings* ») ne signifie pas que le réel se résout à ces interprétations, plus celle du ou des chercheur(s). Les interprétations des acteurs doivent faire l'objet d'un travail de critique rationnelle de la part du chercheur, et l'interprétation du chercheur doit être menée sous la forme d'un empirisme logique tel qu'il a été défini précédemment et être lui-même soumis à un processus de critique rationnelle.
5. En effet, la recherche qualitative en gestion est poppérienne au sens où elle ne considère pas qu'il faut exiger du chercheur une « objectivité » dans sa démarche (de toute façon impossible à atteindre) mais qu'elle doit par contre être formulée de telle sorte (cadre analytique discutable empiriquement et matériau empirique construit en vue d'un objectif de réfutation) qu'elle puisse faire l'objet d'un processus de critique rationnelle de la part de la communauté scientifique (et non pas seulement d'une petite partie de cette communauté sympathique à l'égard de ce type de travaux).
6. Dans la démarche qualitative, les faits qui sont analysés sont construits en tant que faits sociaux. Nul besoin d'être postmoderniste ou constructiviste pour le reconnaître. Il est parfaitement possible de les analyser en réaliste (poppérien). C'est ce que fait Searle par exemple (1995 ; 2010 ; voir Dumez, 2010) en opposant les faits bruts (« *brute facts* ») aux faits socialement construits, et en cherchant à comprendre finement le processus même de construction de ces faits sociaux ou institutionnels.
7. L'élément épistémologique le plus original de la recherche qualitative en gestion ou de l'étude de cas est que l'articulation entre le problème scientifique, le cadre analytique et le matériau empirique (dans leur imbrication) se fait lors de boucles de mises en relation de ces éléments, boucles incluant le recueil des interprétations des acteurs. Le problème, le cadre analytique (recherche de nouvelles propositions théoriques par le chercheur) et le matériau (recherche de nouvelles données) s'enrichissent mutuellement et progressivement au cours de ces boucles que l'on peut qualifier de boucles d'abduction puisqu'il y a « découverte » (« *discovery* ») lors de chacune d'elles (Dubois & Gadde, 2002). Ces boucles constituent un processus d'enquête au sens de Dewey (Dumez, 2007b ; Journé, 2007). En ce sens, un élément épistémologique doit être ajouté aux précédents, emprunté au pragmatisme : la dynamique des boucles de définition réciproque et de précision croissante du problème, du cadre analytique et du matériau empirique. La présentation finale (sous la forme : problème, revue de littérature et cadre théorique, matériau, résultats) masque

10. Le problème ici est méthodologique. S'afficher interprétativiste sur un plan épistémologique est une chose (discutable en elle-même, comme on l'a vu), choisir la méthodologie adaptée pour, à partir des comptes rendus d'entretiens, identifier et traiter systématiquement les interprétations des acteurs, est une chose toute différente. Les analyses de contenu, par exemple, constituent-elles la méthodologie la mieux adaptée ? A quels résultats conduisent-elles ? Faut-il procéder autrement, et si oui comment ? Faut-il procéder à la manière de la théorisation ancrée ? Mais alors comment faut-il coder le matériau ? Comment mettre en rapport ces interprétations des acteurs, leurs discours, avec leurs actions, sachant que les relations entre discours et actions sont complexes ? La qualité du résultat de l'analyse dépend bien évidemment de la méthodologie finalement retenue.

souvent la dynamique propre à ce type d'approche (Locke, 2001 ; Dumez & Jeunemaître, 2010).

Si l'on vous pose la question : « Quelle est votre posture épistémologique ? », une réponse légitime est donc, dans la tradition wittgensteinienne : « Je considère qu'une telle question est dénuée de sens ("*unsinnig*") ». Par contre, les questions épistémologiques concrètes sur un travail de recherche sont à la fois légitimes et fondamentales (un véritable problème scientifique a-t-il été construit ? Existe-t-il des propositions sans contenu empirique possible, donc non susceptibles d'être vraies ou fausses ? Le cadre théorique et le matériau empirique sont-ils suffisamment spécifiés l'un et l'autre pour que leur articulation puisse produire un véritable effet de connaissance ? Etc.).

Puisse ce texte aider à les poser correctement.

Références

Bachelard Gaston (1999 1ère ed. 1938) *La formation de l'esprit scientifique,* Paris, Librairie philosophique Vrin.

Boghossian Paul (2006) *Fear of Knowledge. Against Relativism and Constructivism,* Oxford, Oxford University Press. [traduction française : Boghossian Paul (2009) *La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance.* Marseille, Agone.]

Boudon Raymond (2010) *La sociologie comme science,* Paris, La découverte/Repères.

Boyer Alain (2001) "Schlick et Popper. Signification et vérité", *Les études philosophiques,* n° 3, pp. 349-370.

Carnap Rudolp, Neurath Otto & Hahn Hans (2010) "La conception scientifique du monde. le Cercle de Vienne" *in* Ouelbani Melika (2010) *Qu'est-ce que le positivisme ?* Paris, Vrin, pp. 87-90.

Depeyre Colette [ed.] (2007) Numéro spécial Dynamic Capabilities, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 5, décembre.

Depeyre Colette (2009) *De l'observable au non observable : les stratégies d'identification, d'adaptation, de création d'une capacité de la firme. Dynamiques de l'industrie américaine de défense (1990-2007)*, Nanterre, Université Paris-Ouest.

Dilthey Wilhem (1995) "La naissance de l'herméneutique", in *Œuvres, tome* 7. Paris, Cerf.

Dubois Anna & Gadde Lars-Erik (2002) "Systematic combining: an abductive approach to case research", *Journal of Business Research,* vol. 55, issue 7, pp. 553-560.

Dumez Hervé (2004) "Élaborer la théorie à partir des données", *Sciences de Gestion,* n° 44, pp. 139-155.

Dumez Hervé (2006a) "Why a special issue on Methodology: Introduction", *European Management Review*, Vol. 3, issue 1, pp. 4-6.

Dumez Hervé (2006b) "Équifinalité, étude de cas et modèle de l'enquête", *Le Libellio d'Aegis,* n° 2, février, p. 18-21.

Dumez Hervé (2007a) "Quand Wittgenstein rencontre Popper ou comment tisonner le débat intellectuel", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 3, n° 3, été/automne, pp. 1-9.

Dumez Hervé (2007b) "Comprendre l'étude de cas à partir du *Comment nous pensons* de Dewey", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 3, n° 4, numéro spécial "Pragmatisme et recherche sur les organisations", pp. 9-17.

Dumez Hervé (2010) "Comment le monde social est-il construit ? Le point de vue de John R. Searle" Le libellio d'Aegis, vol. 6, n° 4, (hiver), pp. 21-26.

Dumez Hervé & Jeunemaître Alain (2010) "The management of organizational boundaries : A case study", *M@n@gement*, vol. 13, n° 3, pp. 151-171.

Dumez Hervé & Rigaud Emmanuelle (2008) "Comment passer du matériau de recherche à l'analyse théorique : à propos de la notion de *'template'*", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 4, n° 2, été-automne, pp. 40-46.

Edmonds David & Eidinow Jonh (2001) *Wittgenstein's Poker: The Story of a Ten-Minute Argument Between Two Great Philosophers,* New York, HarperCollins.

Girin Jacques (1990) "L'analyse empirique des situations de gestion : éléments de théorie et de méthode", *in* Martinet Alain-Charles [ed.] (1990) *Epistémologies et Sciences de Gestion.* Paris, Economica, pp. 141-182.

Habermas Jürgen (1986) "Les sciences sociales face au problème de la compréhension", *in* Habermas Jürgen (1986) *Morale et Communication,* Paris, Cerf, pp. 41-62.

Journé Benoît (2007) "Théorie pragmatiste de l'enquête et construction du sens des situations", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 3, n° 4, numéro spécial "Pragmatisme et recherche sur les organisations", pp. 3-9.

Locke Karen (2001) *Grounded Theory in Management Research,* Thousand Oaks (CA), Sage Publications.

Murdoch Iris (1994) *La souveraineté du bien,* Combas, Éditions de l'Éclat.

Perret Véronique & Séville Martine (1999) "Fondements épistémologiques de la recherche" *in* Thiétart Raymond-Alain [ed.] (1999) *Méthodes de recherche en management,* Paris, Dunod, pp. 13-33.

Point Sébastien & Voynnet-Fourboul Catherine (2006), "Le codage à visée théorique", *Recherche et Application en Marketing*, vol. 21, n° 4, pp. 61-78

Popper Karl (1969) "Die Logik der Sozialwissenschaften" *in* Adorno Theodor et alii (1969) *Der Positivismusstreit in der deutschen Soziologie.* Darmstadt und Neuwied, Hermann Luchterhand Verlag [traduction française : Popper Karl (1979) "La logique des sciences sociales" *in* Adorno Theodor & Popper Karl (1979) *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales,* Bruxelles. Éditions Complexe, pp. 75-90.]

Popper Karl (1972) "Of Clouds and Clock : An Approach to the Problem of Rationality and the Freedom of Man" *in* Popper Karl (1972) *Objective knowledge,* New York, Oxford University Press, pp. 206-255.

Popper Karl (1989) *La quête inachevée,* Paris, Pocket Agora.

Putnam Hilary (2002) *The collapse of the Fact/Value Dichotomy, and Other Essays,* Cambridge MA, Harvard University Press. [traduction française : Putnam Hilary (2004) *Fait/ Valeur : la fin d'un dogme, et autres essais.* Paris/Tel Aviv, Éditions de l'Éclat.]

Richardson George B. (1972), "The Organization of Industry", *The Economic Journal*, vol. 82, n° 327, pp. 823-896.

Rorty Richard (1998) *Truth and Progress. Philosophical Papers, vol. 3,* Cambridge, Cambridge University Press.

Searle John R. (1995) *The construction of social reality,* New York, Free Press.

Searle John R. (2010) *Making the Social World. The Structure of Human Civilization,* Oxford, Oxford University Press.

Weber Ron (2004) "The Rhetoric of Positivism Versus Interpretivism", *MIS Quarterly,* vol. 28, n° 1, pp. iii-xii ■

ANNEXE

Avertissement :

La lecture de cette annexe est exclusivement réservée aux doctorant(e)s préparant leur soutenance

Si vous craignez que l'on ne vous pose en soutenance la question : « Je n'ai pas bien compris dans votre travail quelle était votre posture épistémologique ; pouvez-vous préciser ? », et que vous ne vous ressentiez pas de faire une réponse wittgensteinienne, voici un kit de secours d'urgence (un certain entrainement préalable est néanmoins conseillé) :

- « Je ne pense pas que l'on puisse identifier trois postures épistémologiques qui seraient le positivisme, le constructivisme et l'interprétativisme, qui auraient le statut de paradigmes, et qui seraient donc antinomiques entre elles. J'ai adopté une approche épistémologique qui retient différents éléments relevant de ces traditions philosophiques :
- Je suis constructiviste au sens de Bachelard et Popper, c'est-à-dire que j'ai cherché à *construire* un problème scientifique en tant que tension entre savoir et non-savoir. Pour cela, je me suis appuyé(e) sur une revue de littérature afin de dresser l'état de ce savoir et de ce non-savoir, en relation avec la recherche et la construction de données permettant de résoudre cette tension.
- Je suis positiviste – mais il serait plus juste de dire empiriste logique – au sens où je retiens du Cercle de Vienne deux choses : 1. J'ai cherché à éliminer de ma démarche les propositions, expressions, concepts, dénués de signification, c'est-à-dire non susceptibles d'être vrais ou faux. Notre discipline, la gestion, pâtit grandement de l'usage de tels concepts, propositions, ou pseudo-théories. Il est possible qu'il s'en trouve encore dans mon travail et je compte sur votre investigation critique pour les relever. 2. J'ai cherché à être empiriste logique en un second sens, dans la mesure où j'ai tenté d'élaborer un réel cadre analytique, rigoureux et cohérent même si je n'ai pas choisi de lui donner une forme mathématique, qui soit susceptible, justement en raison de sa cohérence et de sa rigueur, d'être confronté à un matériau empirique. J'ai recherché obstinément cette imbrication étroite du cadre théorique et du matériau empirique permettant une réelle discussion scientifique.
- Je suis interprétativiste au sens de Popper (et dans la lignée de Dilthey et Weber), dans la mesure où je m'intéresse au sens donné par les acteurs à la situation dans laquelle ils se trouvent, à leurs interprétations. Je pense que cet intérêt pour les « interprétations » ("*meanings*") ne signifie aucunement qu'il n'y a que des interprétations, la mienne en tant que chercheur s'ajoutant à celle des acteurs, mais que les interprétations – celles des acteurs comme celle que je donne, moi, en tant que chercheur, de celles des acteurs – sont susceptibles d'une discussion sous la forme d'un empirisme logique, ou d'une enquête au sens de Dewey.
- Je suis poppérien(ne) au sens où je ne pense pas qu'en tant que chercheur je puisse m'élever à une quelconque « objectivité », mais où je considère que mon travail doit être soumis à un processus de critique rationnelle et donc doit être formulé de manière à pouvoir être critiqué, c'est-à-dire qu'il doit articuler théories rigoureuses et faits cherchant plutôt à contredire ces dernières qu'à les conforter. C'est tout le sens de cette soutenance, et je vous remercie de vous livrer à cet exercice de critique sur mon travail. »

A vous d'enrichir ce kit prédéfini point par point : en expliquant quel est le problème que vous avez construit, en quoi il est tension entre savoir et non-savoir ; en expliquant comment votre revue de littérature a conduit à élaborer un cadre analytique cohérent et rigoureux, par exemple sous forme de propositions, en quoi ces propositions et les concepts que vous utilisez sont dotés d'une réelle signification, c'est-à-dire en quoi ils sont susceptibles d'être discutés sur un matériau empirique ; en quoi vous avez choisi votre matériau empirique en fonction de ce cadre analytique, et en vue de le discuter ; en quoi vous avez recueilli de manière *systématique* (c'est-à-dire, pas simplement au coup par coup, *ad libitum*) les interprétations, savoirs, connaissances, informations des acteurs et en quoi vous les avez analysés, là aussi de manière *systématique* (et non pas anecdotique). Etc.

Premier dossier :
La construction du monde social

Paul Klee, Roter Ballon , 1922

Le Libellio *d'*AEGIS
Vol. 6, n° 4 – Hiver 2010
p. 19

Introduction : la construction du monde social

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

La construction du social est spontanément associée au constructivisme et à son épistémologie particulière.

Les deux approches proposées dans les pages qui vont suivre étudient la manière dont le monde social est construit en se démarquant de cette épistémologie.

John R. Searle est un réaliste. Pour lui, la distinction fondamentale se situe entre les faits bruts (*brute facts*) et les faits sociaux. Pour exister, une montagne n'a pas besoin de notre croyance collective en son existence. Pour qu'un morceau de papier ou une ligne électronique ait le pouvoir de se transformer en autre chose, des fleurs par exemple, à l'être aimé offertes, il faut qu'une construction d'un type particulier ait lieu, liée à une croyance collective. Ce type de construction s'étudie selon Searle de manière parfaitement réaliste.

Emil Nolde, Dahlias.

Michel Callon, et tout un groupe de chercheurs autour de lui, s'intéressent à un autre type de construction, la manière dont les théories, notamment économiques, via les dispositifs, performent la réalité. Michel Callon (2006 ; 2009) a plusieurs fois traité de ce phénomène dans le *Libellio* mais ses idées sont ici reprises et discutées sur un cas.

Références

Callon Michel (2006) "La performativité de l'économie", *Le libellio d'Aegis*, n° 3, juin, pp. 21-28. (http://www.crg.polytechnique.fr/v2/fic/libellio3.pdf)

Callon Michel (2009) "Elaborating the notion of performativity", *Le libellio d'Aegis*, vol. 5, n° 1, pp. 18-29. (http://www.crg.polytechnique.fr/v2/fic/Libellio_Printemps_2009.pdf)

Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 6, n° 4 – Hiver 2010
pp. 21-26

Comment le monde social est-il construit ?

Le point de vue de John R. Searle

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Le livre de John Searle (2010) s'attache à explorer l'ontologie (le mode d'existence) de la réalité humaine sociale institutionnelle (« *human social institutional reality* »). Il le fait en réaliste, non en constructiviste, et ce problème ontologique tient dans un paradoxe qui exprime cette position :

> How is it possible that we can have factual objective knowledge of a reality that is created by subjective opinions? (p. ix)

Précisons. Il y a deux types de faits : les faits basiques ou bruts, qui existent sans besoin d'institutions, et les faits institutionnels.

> Some facts exist independently of any human institution. I call these brute facts. But some facts require human institutions in order to exist at all. An example of a brute fact is that the earth is 93 million miles from the sun, and an example of an institutional fact is that Barak Obama is president of the United States. Institutional facts are typically objective facts, but oddly enough, they are only facts by human agreement or acceptance. Such facts require institutions for their existence. Typically, institutional facts are facts that exist only within human institutions. (p. 10)

La question est donc : qu'est-ce qu'une institution ? On se situe là dans un domaine qui est en deçà (ou au-delà...) des sciences sociales, celui de la philosophie de la société. Les sciences sociales peuvent fonctionner et obtenir des résultats sans se poser cette question ontologique. En même temps, des éclairages sur cette question peuvent les aider.

> [...] I think it is sometimes possible to do good research without worrying about the ontological issues, but the whole investigation gets a greater depth if one is acutely conscious of the ontology of the phenomena being investigated. (p. 201)

Le livre est complexe, parfois laborieux dans le style de la philosophie anglo-saxonne, difficile à présenter et résumer. Il retrouve quelquefois des banalités après des raisonnements abstrus. Son principal intérêt réside en deux points :

- il cherche un mécanisme unique de la constitution (et de la compréhension) de la réalité sociale considérée comme un domaine ontologique particulier ;
- il donne des éclairages intéressants sur la notion d'institution.

La thèse fondamentale du livre est énoncée ainsi :

> [...] institutional facts = status functions → deontic powers → desire-independent reasons for actions. In plain English, all and only institutional

> facts are status functions; status functions imply deontic powers, and deontic powers always provide desire-independent reasons for action. (p. 23)

Nous allons ici suivre (en partie seulement) le fil du raisonnement de Searle et expliquer ce qu'il entend par « *status functions* », « *deontic powers* », « *desire-independent reasons* ». Première remarque : les faits institutionnels sont liés au langage, d'où la difficulté à les comprendre :

> We live in a sea of institutional facts. Much of this is invisible to us. Just as it is hard for the fish to see the water in which they swim, so it is hard for us to see the institutionality in which we swim. Institutional facts are without exception constituted by language, but the functioning of language is especially hard to see. This might seem an odd thing to say because we are often conscious of language when we engage in a conversation, receive a telephone call, pay our bills, answer our e-mail, and so on. What I mean is that we are not conscious of the role of language in constituting social reality. We are aware of such things as the actual speech acts we perform, and we are often aware of such unimportant things as the accents with which other people speak, but the constitutive role of language in the power relations in which we are immersed is, for the most part, invisible to us. (p. 90)

La remarque s'appuie évidemment sur le champ ouvert par Austin : le langage ne fait pas que décrire le monde, avec la possibilité du vrai et du faux (« le chat est couché sur le paillasson »), il change les états du monde (« je promets de venir te voir »)[1]. Les faits institutionnels sont tous créés par un type particulier de langage que Searle appelle déclaration.

> [Declarations] change the world by declaring that a state of affairs exists and thus bringing that state of affairs into existence. (p. 13)

Ce sont donc les déclarations qui créent les faits institutionnels :

> [...] all institutional facts are created by the same logical operation: the creation of a reality by reprensenting it as existing. The general form for the creation of status functions is this :
>
> We (or I) make it the case by Declaration that the Y status function exists. (p. 93)

Qu'est-ce que cette « *status function* » ? Searle part d'un exemple. Une tribu construit un mur infranchissable. Au fil du temps, le mur s'écroule et il ne reste plus qu'une ligne de pierres facilement franchissable. Mais cette ligne demeure en tant que fonction. Elle ne l'est plus en tant qu'objet physique, elle l'est en tant qu'elle est reconnue collectivement comme ayant la fonction de frontière. D'où :

> I will define a status function as a function that is performed by an object(s), person(s), or other sort of entity(ies) and which can only be performed in virtue of the fact that the community in which the function is performed assigns a certain status to the object, person, or entity in question, and the function is performed in virtue of the collective acceptance or recognition of the object, person, or entity as having that status. (p. 94)

Ici deux remarques. Pourquoi objet, personne et *entité* ? Entité, dit explicitement Searle, parce qu'une entité abstraite peut se voir attribuer un statut reconnu, c'est le cas dit-il des sociétés à responsabilité limitée (« *limited liability corporation* » – p. 95). Seconde remarque, Searle parlait dans le passé d'« *acceptance* » (Searle, 1995), il préfère maintenant parler de « *recognition* ». En effet, des critiques lui ont fait remarquer qu'*acceptance* suggérait une acceptation active, une sorte d'adhésion positive. Non, le statut peut être controversé, mais il reste reconnu. L'exemple employé par Searle est l'élection de George Bush. On ne sait pas si c'est Bush ou Gore

1. se souvenir que Searle a écrit un livre sur les « speech acts », les actes de langage ou actes par le langage (Searle, 1969).

qui a emporté l'élection. La décision ultime de la Cour Suprême est controversée. Des étudiants de Berkeley se promènent avec des T-shirts « *Bush is not my president* ». Néanmoins, on peut le déplorer mais c'est aussi la force du fait institutionnel, Bush est collectivement reconnu après la décision de la Cour Suprême comme le président des États-Unis. Pour Searle, un fait institutionnel est nécessairement un fait sujet à reconnaissance collective. Par exemple, une récession, alors que peu de gens ont conscience que l'économie vient d'y entrer, n'est pas un fait institutionnel. C'est un « *fallout* » (une retombée, un effet collatéral) de faits institutionnels, mais pas un fait institutionnel comme la monnaie l'est (pour que la monnaie existe, il faut que tout le monde la reconnaisse en tant que monnaie).

On voit l'effet de la fonction dans « *status function* ». De quelle nature est le statut attribué par la fonction ? C'est ici que Searle parle de « *deontic powers* ». Ce sont des droits et des obligations :

> Typical names of deontic powers are « rights », « duties », « authorizations », « requirements », « permissions », and « certifications ». These nouns connect with important verbs, especially the modal auxiliary verbs « ought », « should », « can », and « must ». (p. 123)

Les pouvoirs déontiques sont donc constitués de droits et devoirs, pour faire simple. Ils sont des pouvoirs, c'est-à-dire qu'ils existent même s'ils ne sont pas exercés :

> The notion of power is the notion of a capacity, and for that reason, a power may exist without ever being used or exercised. (p. 145)

Searle fait remarquer que la chose peut paraître mystérieuse, mais qu'elle est assez triviale en réalité, en prenant l'exemple suivant. Dans un *pub* (on sait que dans ce type d'établissement, il n'y a pas de service en salle), je vais au bar et prends trois bières. Revenant à la table, je pose une des bières devant Marianne et l'autre devant Sally, la troisième à ma place. Je peux prononcer ou pas la phrase « celle-ci est pour Sally et celle-là pour Marianne ». Cette phrase crée des pouvoirs déontiques. Si Sally trouve que le verre posé devant Marianne est plus plein que le sien et qu'elle décide de s'en emparer, Marianne protestera : en prononçant la phrase (ou simplement en posant les verres devant chacun), j'ai créé des devoirs et donné des droits aux uns et aux autres – Marianne a le droit de considérer le verre posé devant elle comme « son » verre, et Sally a le devoir de ne pas le considérer comme sien. L'attribution de pouvoirs déontiques par une déclaration est une réalité courante. La création de faits institutionnels plus élaborés est évidemment plus complexe, mais elle n'est pas d'une nature fondamentalement différente. Elle repose plus directement sur du langage écrit, qui rend possible notamment le maintien dans le temps des faits institutionnels :

> Once a tribe gets written language, all sorts of other developments become possible. This stability of written language enables the creation and continued existence of status functions that do not require any physical existence beyond the linguistic representations themselves. (p. 115)

Maintenant, souvenons-nous que Searle a posé trois éléments : la fonction d'attribution de statut, les pouvoirs déontiques, et les raisons d'agir indépendantes du désir. Il y a en effet un lien essentiel entre les deux derniers :

> To recognize the deontology is to recognize desire-independent or inclination-independent reasons for acting. And the institutions in question – statement making, property, and so on – cannot survive and function in a society of free agents unless they can provide such reasons. (p. 139)

Dans la mesure où nous sommes dotés d'une volonté libre (« *free will* »), nous pouvons nous écarter de nos simples désirs ou inclinations, et choisir d'autres raisons d'agir, indépendantes de ces désirs et inclinations. Les institutions nous fournissent ces raisons d'agir d'un type très particulier.

> The institution as such does not force the behavior. It simply creates possibilities, but the possibilities are constrained by the way the system of constitutive rules enables the agent to create reasons for action that are independent of the inclinations that the agent may otherwise have. This is true in general of institutions. When I recognize something as your property, when I recognize something as my government, when I recognize something as a promise made by me, when I recognize something as my statement, I am in each case recognizing not just the possibilities of behavior that could not exist without these institutions, but I also recognize restrictions on my behavior as an agent operating within these institutions. It is this combination that is special to our form of institutional reality. (pp. 140-141)

En nous fournissant ce type de raisons d'agir, elles entrent en phase avec le fonctionnement de notre rationalité. Ce sont ces raisons d'agir qui expriment la notion de « pouvoir » dans l'expression « pouvoirs déontiques ». On est au-delà de la force brute ou de la menace, et dans une forme de pouvoir particulière :

> [...] if I make a promise to you, then you do indeed have a deontic power over me, because I have created a binding reason on myself for doing what I promised to do. I think this is a case of a power relation, but deontic powers are typically cases in which the power consists of *reasons for action*. (p. 148)

Les formes de ce pouvoir peuvent être diverses : elles peuvent être simplement « *the power to set the agenda of human action in certain ways* » (p. 149 – référence à Lukes (2005) ou la manipulation qui consiste à réduire les options possibles pour l'action (éventuellement à une seule, comme lorsque Bush a essayé d'expliquer qu'il n'y avait que la guerre comme option pour faire face à la menace irakienne). Mais pour Searle, le pouvoir est toujours le pouvoir de quelqu'un d'identifié sur quelqu'un d'identifié en rapport à une action identifiée. Il discute alors l'idée de bio-pouvoir de Foucault qui est un pouvoir exercé par personne sur tout le monde. Pour Searle, ce n'est pas un pouvoir au sens où il l'entend, c'est un réseau normatif imposant des dispositions à agir, des « *background capacities* » (p. 160). Les pouvoirs déontiques sont d'un autre ordre puisque, comme on l'a vu, ils sont créés par une déclaration.

> Such powers have a special ontology. (pp. 169-170)

Bien évidemment, ces pouvoirs ne contraignent pas notre volonté, ils donnent juste des raisons d'agir. Donc, l'infraction est toujours possible :

> What is special about our institutional structures is that participation in them gives the rational agent a reason for not cheating and for not doing something he wants to do, as well for doing something even when he does not feel like doing it then and there. People have strong motivations to break the rules, and the rules are not self-enforcing. Sometimes you have to call the police or use other coercive measures. (p. 141)

L'infraction n'infirme pas le rôle et le fonctionnement des institutions, étant en phase avec la libre volonté. Elle la conforte d'ailleurs plutôt puisque l'organisation de la coercition est elle-même un fait institutionnel :

> The police powers presuppose the deontology rather than being inconsistent with it, because the content of the police powers must be mirrored in the deontology. (p. 142)

Deux points sont juste mentionnés comme en passant par Searle et sont pourtant fondamentaux. Le premier touche à la question : pourquoi des institutions ? La réponse est : les institutions élargissent de manière incroyable nos possibilités d'agir :

> The main point of institutions is that they create enormous possibilities. So, for example, you cannot desire to make a lot of money, get married, or become president of the United States unless there are the institutions of money, mariage, and the United States presidency. And this goes also for informal uncodified institutions; you cannot want to have a great love affair or give a great dinner party without the corresponding status functions. The existence of institutions, as I have emphasized over and over, is enormously enabling in human life, and gives us all kinds of possibilities that we could not otherwise conceive of. (pp. 123-124)

Par ailleurs, second point, les institutions se renforcent au gré de leur utilisation :

> [...] participation in human institutions reinforces the deontology. Cars and shirts wear out after much usage. Universities, ski teams, and governments do not wear out. The more they are used, the stronger they get. (p. 141)

Searle conclut son livre par un chapitre intéressant sur un problème délicat pour sa construction. Sa vision des faits institutionnels est celle d'une déclaration attribuant des pouvoirs déontiques. En quoi alors, peut-on parler de droits de l'homme ? Ceux-ci en effet seraient antérieurs à toute institution, indépendants de toute création par voie déclarative attribuant des pouvoirs déontiques. Doit-on, comme Bentham, penser que le concept de « droits de l'homme » est une absurdité ? Ou, justement, la déclaration universelle des droits de l'homme est-elle une tentative pour créer un fait institutionnel ?

Mise en perspective

En un sens, comme la lecture de cette présentation l'aura peut-être suggéré, ce petit livre est assez trivial. Il ne semble pas avancer de points nouveaux sur des sujets difficiles (par exemple, par rapport à ce que Weber dit de l'autorité ou de la légitimité). Mais sur des sujets aussi « évidents » dans nos vies que les institutions, est-il possible de dire des choses vraiment nouvelles ? Wittgenstein disait qu'il fallait prendre des détours compliqués et rigoureux pour finalement aboutir à un « synopsis de trivialités » : cela correspond assez bien à la structure de l'ouvrage – des développements compliqués parfois, comme sur le langage, pour arriver à des choses finalement assez banales.

Il y a pourtant autre chose.

D'abord, la démarche permet de remettre à sa place la question du constructivisme. Tout n'est évidemment pas construit, et en tout cas pas construit de la même manière. À voir du construit partout, on ne voit plus rien d'intéressant. Searle cherche au contraire, en réaliste (Searle, 1995), à circonscrire de manière rigoureuse le domaine du construit – les faits institutionnels – et à comprendre comment ce construit l'est, son processus de construction. Plus profondément, il montre le rôle du langage, et exactement dans la même veine : il ne s'agit pas de dire que puisque tout est langage, tout est construit, mais de montrer qu'un type de langage particulier – ce qu'il appelle « déclaration » – est à la base de ce qui est réellement construit dans le monde – les faits institutionnels. *Tout* n'est donc pas construit par *le* langage, *les faits institutionnels* sont construits par un *type* de langage particulier (Wittgenstein parlerait peut-être d'un jeu de langage particulier). Par ailleurs, Searle a raison de dire que le travail des sciences sociales peut s'effectuer sans réflexion approfondie sur l'ontologie du social, mais qu'une réflexion sur cette ontologie rend leur démarche

sans doute plus assurée et plus réflexive (ne serait-ce que par rapport justement à certaines thèses constructivistes qui obscurcissent grandement le débat).

Si l'ouvrage comporte une faiblesse, elle est habituelle : il s'agit d'un manque de réflexion sur les cas de « ratés ». La construction des faits institutionnels telle qu'elle est analysée par Searle apparaît relativement convaincante (du fait d'ailleurs de sa « trivialité » qui n'a pas ici de dimension péjorative) et elle fonctionne bien dans le monde dans lequel nous vivons. Mais elle serait mieux éclairée si une étude plus systématique était menée des cas où cette construction « rate », n'aboutit pas et si les raisons de ces ratés étaient mises en évidence.

Références

Lukes Steven (2005, 2nd edition) *Power: A radical view,* New York, Palgrave McMillan.

Searle John R. (1969) *Speech acts: An essay in the philosophy of language,* Cambridge (UK), Cambridge University Press. [traduction française : *Les actes de langage. Essai de philosophie du langage,* Paris, Hermann, 1972.]

Searle John R. (1995) *The construction of social reality,* New York, Free Press. [traduction française : *La construction de la réalité sociale,* Paris, Gallimard, 1998.]

Searle John R. (2010) *Making the Social World. The structure of human civilization,* Oxford, Oxford University Press ■

Le Libellio *d'*AEGIS
Vol. 6, n° 4 – Hiver 2010
pp. 27-37

Michel Callon, Michel Foucault and the « *dispositif* »

When economics fails to be performative: A case study

Hervé Dumez & Alain Jeunemaître
CNRS / École Polytechnique

In recent years, many important studies have focused on performativity or performation of economics (among others, see Callon, Milo & Muniesa, 2007; MacKenzie, Muniesa & Siu, 2007). Together with authors such as Yuval Millo, Fabian Muniesa, Donald MacKenzie, or Lucia Siu, Michel Callon has played an important role in this field. Most of these scholars have highlighted the way in which economics performs real world. We will, in contrast, focus on the opposite. Drawing on the case of air traffic management (ATM) in Europe, a case we have been working on for about ten years, we will attempt to show how economics failed to perform this industry. Our purpose is not to offer a kind of refutation or falsification of the performativity theory from a Popperian stance. Obviously, this theory acknowledges the fact that economics does not always perform the economy. Rather our aim is to refine the theory, to pinpoint some paradoxes related to performativity or performation, and to bring forward thinkable promising research perspectives.

We shall begin by examining what, in Michel Callon's perspective, constitutes and does not constitute the performativity of economics. Then, we will have a look at Michel Foucault's notion of « *dispositif* » (apparatus or device), to explore how Callon relies on Foucault, but also how Foucault can still be useful when approaching the notion of device. After that, we will present the selected case, air traffic management (ATM) in Europe. Finally, we will discuss this case in connection with the theoretical framework.

Michel Callon on performativity (or performation)

To understand what Michel Callon has in mind when using the notion of performativity or performation, it is useful first to understand what it is not or what it is opposed to.

First, performativity is opposed to embeddedness, to the idea that economy is embedded in a social world that determines it. What seems interesting to Michel Callon is not how the economy is embedded, but how it succeeds in gaining autonomy from the social world. Michel Callon, here, is quite in line with Fernand Braudel (1979/1992) when he showed how the economy tried to free itself, in a difficult and slow process, from the social world, especially religion. Emphasis is therefore placed on the mechanisms that allow the economy to become separate from the social environment and, reciprocally, on how the social can thereafter be economized: *« the question is not: what do we call economic behavior, or what is the*

economy, but how are behaviors, institutions, agencements, and rules of the game economized? » (Callon, 2008, p. 22).

Principally since Walras (Dumez, 1985), distinctions are made between pure and applied, and positive and normative economics. On the one hand, there would be the abstract world of models, explicitly or implicitly normative, and on the other hand, there would be the real world to which these models would be or should be applied. The notion of performativity questions these distinctions.

Something similar can be said in connection with the concept of convention, or the idea that agents must agree on rules and norms before acting, and in order to interact. These rules, explicit or tacit, would be the necessary condition of coordinated economic behaviors. According to Michel Callon, however, conventions could be and must be forgotten. Performativity is something very different from agreed upon rules.

Performativity can also be contrasted to self-fulfilling prophecies. If all agents believe something will happen and act accordingly, it turns out the thing happens. Michel Callon considers this mechanism to be simplistic, and not to correspond to the way economics performs reality.

Finally, performativity must be distinguished from (neo) institutionalism. In order to function, the economy is said to need institutions. Michel Callon thinks the notion of institution is too static: it can explain how an economic state can reproduce itself, but not how it can evolve. And institutions are stuck: they do not explain how they can evolve themselves. They are a framework and, as such, seem unable to change and let change happen. In Michel Callon's view, old as new institutionalisms lack explanatory power.

Thus, to understand what Michel Callon means by performativity or performation, we must first examine the large and impressive set of ideas from which this notion is intended to break. These ideas include all the well-known theories regarding the economic world, orthodox as much as heterodox, Nobel-prize winning or otherwise. The second step consists of focusing on what Michel Callon concentrates when speaking of performativity, namely the economic discourse and devices.

Regarding economic discourse, Michel Callon thinks it is important to go beyond the distinction between the disciplinary, scientific, academic economic theory, and the spontaneous economic theory by practitioners. To capture that, we introduced, when analyzing price control practice in France between 1936 and 1986, the expression « spontaneous (economic) theory » (Dumez & Jeunemaître, 1989). The academic official theory condemns price control as an infringement of the free market mechanism. The price controllers, some pure practitioners, other (like Taussig or J. K. Galbraith) trained in academic economics, invented a sort of spontaneous theory of the practice (« spontaneous philosophy » is an expression by Gramsci, taken over by Althusser, 1967). When dealing with the performativity of economics, Michel Callon (2006) speaks of « economics at large », which means academic economic theory as economic "theory" made by practitioners, or spontaneous economic theory. « Economics at large » is a domain that avoids the traditional distinctions between pure and applied, positive and normative economics, and subsumes the various types of economic discourse.

What Michel Callon has in mind when forging such a large and undetermined domain, is to show that performativity relies on the creativity (models, algorithms, spontaneous economic reasoning) of the agents – of all types of agents, practitioners as well as academics. In that perspective, experimental economics appears as one of

the most important development of recent years. During the initial period, experimental economics was not very creative: the aim was to « test » models, to see whether or not they matched agents' real behaviors. As economists are poor Popperians, and behave themselves rather as scientists in Thomas Kuhn's description, *i.e.* they are not very interested in falsifying their theories, experimental economics was for them mostly a matter of indifference. Things changed when experimental economics no longer limited itself to testing models, but sought to invent new forms of markets. Michel Callon believes that, through the experimental approach, economics is enlarging the gap between itself and other social sciences: *« L'expérimentation à la fois comme creuset où s'élabore la théorie et comme cadre qui permet à cette théorie d'avoir des effets, est devenue selon moi un enjeu majeur »* [« experimentation is at the same time the crucible in which theory is elaborated, and the framework allowing this theory to have effects; today, experimentation has become a major challenge »] (Callon, 2006, pp. 26-27). Fabian Muniesa and Michel Callon speak of « experimental performation ».

Performativity can be thus rooted in theory or practice. In this process, argues Michel Callon, devices are essential. In an interview, Michel Callon (2008) explains that, since *The laws of the markets* (1998), he may have changed his mind on performativity, which became performation or coperformation, but not regarding devices. These are the central, invariant, elements of the approach (Callon, Milo & Muniesa, 2007; MacKenzie, Muniesa & Siu, 2007). There is a paradox here. Strictly speaking, performativity designates a discourse that is at the same time an act that changes the world. The change in the world coincides with the uttering. The first historical statement of performativity, the one by Varro in his *De lingua latina,* is clear-cut: « *Spondere est dicere spondeo* » (« To promise is to say: I promise »). In Michel Callon's perspective, the performativity or performation of economics definitely does not work in that way. Economics performs the real world if and only if socio-technical devices exist that make the performation possible. If devices are few and limited, the performation of economics is rare and limited (Callon, 2006, p. 26). Theory becomes true if devices let it become true. In the perspective of the Actor Network Theory (ANT), devices as non-human actors act, and in a sense even act more truly, than human actors. Michel Callon underlines two additional points. Upstream, devices are rooted in algorithms. These algorithms may be anchored in academic theory, and be presented and discussed in economic journals, or in practice and spontaneous theory. Upstream again, in order for economic devices to work, goods must have been created as abstract or concrete objects that are both valuable and exchangeable. Downstream, Michel Callon insists on the calculative skills with which the agents must be equipped. But the analytical core of the approach is the device itself. A simple algorithm, the creation of valuable goods, the agents' calculative equipment not by themselves sufficient to make economics performative. For instance, the agents' calculative equipment is created by the devices, and not the other way around, even if there is always at the same time framing and overflowing (which makes the difference with institutionalism). Since Michel Callon refers to Michel Foucault when speaking of devices and performativity, it might be useful to turn to the latter to understand what devices are in the former's perspective.

Michel Foucault and the « dispositif » (device, or apparatus)

Michel Foucault uses the French word « dispositif », which is translated as « apparatus » (Agamben) or device (Callon), and sometimes let in French as English translations are not completely satisfying. Actually, the word « dispositif » comes

from very far away in the past. Agamben (2009) has tried to draw its genealogical tree. In French, « *dispositif* » originally means the final part of a sentence, where reasons of the decision reached by the judge are explained in an ordered way. Then it means the way a general intentionally disposes his forces to get the maximum defensive or offensive impact. But Foucault takes the word from his master in philosophy, Jean Hyppolite. Hyppolite wrote on the young Hegel's *Die Positivität der Christlichen Religion*, where Hegel drew a distinction between natural religion, a direct contact with divinity, and the positive religions made of prescriptions, discourses and rituals that constrain religious behaviors. In this context, « *dispositif* » comes from the Latin *dispositio*, which translates the Greek *oekonomia* in a religious sense. The word has been used, especially by Ireneas of Lyon, to mean the way God intentionally organizes the salvation of humanity – what is called the economy of salvation (Fantino, 1994).

As for Foucault, the crucial reference in this connection is an interview he gave to the psychoanalytic French journal *Ornicar* in 1977:

> [By « dispositif », I mean:] firstly, a thoroughly heterogeneous ensemble consisting of discourses, institutions, architectural forms, regulatory decisions, laws, administrative measures, scientific statements, philosophical and moral propositions – in short, the said as much as the unsaid. Such are the elements of that apparatus. The apparatus itself is the system of relations that can be established between these elements. Secondly, what I am trying to identify in this apparatus is precisely the nature of the connection that can exist between these heterogeneous elements. Thus, a particular discourse can figure at one time as the program of an institution, and at another it can function as a means of justifying or masking a practice which itself remains silent, or as a secondary re-interpretation of this practice, opening out for it a new field of rationality. In short, between these elements, discursive or non-discursive, there is a sort of interplay of shifts of position and modifications of function, which can also vary very widely. Thirdly, I understand by the term 'apparatus' a sort of – shall we say – formation which has as its major function at a given historical moment that of responding to an urgent need. The apparatus thus has a dominant strategic function […] there is a first moment, which is the prevalent influence of a strategic objective. Next, the apparatus as such is constructed and enabled to continue in existence insofar as it is the site of a double process. On the one hand, there is a process of functional over-determination […] on the other hand, there is a perpetual process of strategic elaboration. (Foucault, 1980, pp. 194-195)

Why is this text interesting in our perspective? First, because it shows the direct connection between Michel Callon's and Michel Foucault's analysis of devices. A device (or apparatus, i.e. a « *dispositif* ») has a hybrid nature. It is made of discourses and non-discourses (*« du dit et du non dit »*). It is the relationships between these heterogeneous elements that really count, and they can be complex. A discourse can be the programme of an institution, or, on the contrary, be disconnected from practices and conceal them (the practices being themselves silent, « *muettes* »). But it can also be an *a posteriori* interpretation of practices that developed ahead of it. One can see in Michel Callon's work the same complex relationships affecting discourses and non-discourses, the idea that devices structure behaviors and therefore act, the notion that devices are made of knowledge and, at the same time, produce knowledge.

The second reason for paying attention to Michel Foucault here is that one element present in his text seems to have (at least partially) disappeared in Michel Callon's

work, *i.e.* the particular dynamics of devices as structured in two phases. The creation of devices is marked by an « urgent need » (as Michel Foucault puts it). Then, during the second phase, new, unanticipated functions, strategies, and processes emerge and contribute to stabilize and entrench the device (if it does not rapidly disappear). So Michel Foucault's vision is an invitation to focus on two distinct moments: the appearance of the device, and its stabilization, a strategy that uncovers continuities and discontinuities.

Let us now analyze a case study to discuss Michel Foucault's and Michel Callon's ideas on performation and devices.

The case of the European Air Traffic Management

The selected case is an industry that, at its very beginning, was not conceived as a market and was kept off from the usual economic models and tools (profit, competition), and is now exposed in Europe to performation or performativity of economics: the Air Traffic Management (ATM), which consists mainly in Air Traffic Control, but also in flow management[1].

le Blériot XI qui a traversé la Manche le 25 juillet 1909

The control of the movements in the sky goes back to the Franco-Prussian war of 1870-1871, when balloons were used by both armies: Did states have the right to control the sky above their territory? The question became more topical at the time of the first airplane race in 1909. Blériot, the winner, flew accross the English Channel, taking off in France to land in the United Kingdom. An international conference was set up in Paris the following year, but no agreement was reached. Two principles of law oppose each other in this context. The first one is the sovereignty of nation states. Could a foreign plane be allowed to fly over Paris and land somewhere in France without the French State having been informed and having authorized it? The second one was formulated by Grotius in 1609 in his *Mare liberum*, and establishes that the seas – here, the skies – cannot be the property of a state and must remain free of access. The debate raged for thirty years until 1944, when the Chicago Convention was signed by more than fifty states. The Convention stipulates that a plane can freely fly over a country, provided it does not land, or lands to refuel without embarking or disembarking any passenger or good. But each country is entitled to define routes and to control the planes flying over its territory. Countries, however, are not allowed to set up a toll. With the development of jets, security became a major problem.

A propeller generally has enough time left to avoid collision with another propeller when both can see each other. But when a jet notices another jet, it is usually too late, and the collision is inevitable. It therefore becomes necessary to define routes and corridors, to create radar coverage in order to determine where each aircraft is located, to organize phone calls so that controllers can give instructions to the pilots. This costs a lot. At the beginning of the 1970s, it was admitted that the aircraft crossing the sky of a country must pay for the development of these technically sophisticated and heavy systems. It remained clear that this involved only cost recovery, and not a toll to give access to the sky, which remained free for all. In the which US, the air traffic management was provided by a public administration (the Federal Aviation Authority), and a tax collected on each ticket (and indicated as

1. For a more detailed presentation, see Beyer, 2008; Brooker, 2003; Button & McDougall, 2006; Dumez & Jeunemaître, 2001; 2010.

such on the ticket itself). In Europe, each aircraft pays route charges to every country it has crossed the sky. In the 1970s, the air carrier market was regulated, competition was limited, and profits were substantial. To pass the cost of air traffic management on to the passengers was not a big issue.

We have presented (very briefly) the case. It is striking that the ATM industry was maintained off the usual economic rules of competition and profit. Two questions then arise: can the ATM be analyzed as a device, and, if yes, in what sense? If it can be analyzed as a device, what is it the performation of?

ATM both presents a unity and is heterogeneous. The unity comes from an intention or intentionality: making flight as free and secure as possible. The heterogeneity comes from an intertwining of rules (both legal and technical) and technical systems (radars, telecoms, screens of control, huge software that compute flight plans data and helps controllers in their task), *i.e.* from an intertwining of discourses and non-discourses. This complex heterogeneous system governs the behavior of pilots, air carriers, controllers, and states. It relies on legal and technical knowledge and know-how, and it produces knowledge, as any control system does. Insofar as it encompasses algorithms, there are good reasons for considering it as a device in Foucault's and Callon's sense. This applies, for instance, to the determination of the en-route charges aimed at recovering costs. The algorithm takes into account the distance flown in the sky of the country crossed over, the square root of take-off weight of the aircraft, and a service unit defined by each country on the basis of the costs of the national ATM system and of the number of controlled flights per year. Another algorithm manages the disequilibria between the flight plans asked for by the air carriers and the capacity of control in real time.

If the answer to the first question is that there are indeed good reasons to see the ATM as a device in Foucault's and Callon's sense, then we can turn to the second one: what is this device the perfomation of? Analysis tends to indicate it is the performation of law with the help of engineering. Law, a subtle and complex combination aimed at managing liberty of flight and national sovereignty simultaneously, thus relied on engineering to establish the device.

Now comes a third question: what place was given to economics in that device? Economics was intentionally contained and its place reduced to a minimum. Profit was eliminated; the only implemented economic principle was that the en-route charges must be cost-related. But the cost-relation is weak: each country announces its costs and recovers them. There is no in-depth control of these costs. However, an attentive look demonstrates that economics is not completely absent. To a controller, any aircraft, whatever its type, is a point on a screen and must be handled so as to avoid potential collisions. The aircraft is controlled as long as it stays within a country's sky. Costs are related to control duration, and, as an approximation that is easier to calculate, to the distance flown in the national sky. In Europe, however, another factor is taken into account: the takeoff weight of the aircraft. While the task of control is exactly the same for both large and small airplanes, the former pay more, though only in relation to the square root of their weight. Big machines thus cross-subsidize small ones, but not too much. The algorithm organizes cross-subsidization. More generally, the device as a whole, supposed to perform law and engineering but not economics, entails nonetheless cross-subsidization. We will return to that crucial point. The answer to the third question is mixed. Economics was not present in the device when it was created, and then it penetrated it in a very limited way.

Things changed in the 1980s when air transportation was deregulated. Competition became fierce with the apparition of low cost companies. This had two main consequences: operational margins, which were comfortable until then, decreased dramatically and traffic exploded. As regards ATM, it appeared at the same time very costly (eroding the operational margins of the air carriers) and inefficient (delays grew, peaking in 1988-89). This raised the issue of performance. Economics was called for at two different levels: the transformation of the whole industry into a market, and the introduction of limited economic mechanisms. In the 1990s it was discussed to merge all the different national upper airspaces into one European unified upper airspace, and to organize auction procedures for the entire block or a few great partial blocks. This assumed that part of the airspace was transformed from an object of national sovereignty into a valuable, exchangeable, good. Competition was set up – not *in* the market, but *for* the market – through an auction mechanism between the different national service providers, individually or allied. Technically, specialists agreed that it would be possible to control the entire European upper airspace with four of five centers (in the current situation, each country has at least one center, large countries such as France, Germany or the United Kingdom have several). The creation of a market lay within the framework of a general development where the deregulation of air transportation and the privatization of airports and control towers had created real markets. How could the European ATM have lasted as a legal-technical device, like an isolated islet on an ocean of markets?

However, the insertion of the ATM in an economy of competition and profit stumbled against the sovereignty of nation states. In particular, states put military issues in the forefront to keep in place their national service providers of air traffic control. It was an excuse more than anything else, since the European military are aware that an efficient air defense is impossible in the framework of one single country: Paris is only two hundred kilometers off the boundary with Belgium. At a time of jet fighters and crusader missiles, the air defense of Paris takes place far away from French boundaries. That is why European Air Forces strongly cooperate within NATO. But of course, it is also true that they must be able to take over the national sky in case of a major crisis. This can be guaranteed, even if the upper airspace is normally managed on a European basis.

The crucial issue was not really there. Any transformation of the European ATM industry into a market would have deeply changed the multiple cross-subsidization mechanisms established by the legal-technical device. As said before large aircraft pay for smaller ones, and big international air carriers for regional companies. Regional companies could therefore disappear with the introduction of market mechanisms. Besides, the separation between upper and lower airspace emphasizes the fact that upper airspace is far less costly to control than the lower. In the upper airspace, aircraft remain at the same altitude. In contrast, when approaching the ground, they change altitude and direction. The control task is far more complex and costly. When upper and lower airspace are not separated, high-altitude flights pay for flights that leave or approach airports. US companies that fly over Europe pay for European carriers that use airports in the continent. If, however, upper and lower airspaces were separated, US companies would end up paying less, and European ones more. The development of a market would make visible the existing hidden cross-subsidization; thus, European air carriers, which would be inclined to favor the development of a more efficient market, actually block it.

At the same time, the legal-technical device has shown a true capacity of innovation. When delays reached a maximum, an organization, the Central Flow Management Unit, was set up to manage in real time the disequilibria between the demand from the air carriers and the capacities offered by the European service providers of air traffic control. The disequilibria could have been interpreted as a classic economic issue, as an imbalance between supply and demand to be dealt with by such economic tools as congestion pricing. The economic approach was discussed, but not adopted. Rather, a management algorithm was chosen, which follows the principle of *first-come, first-served*. It processes flight plans one after the other and, if demand exceeds supply (the capacity of control), it stops aircraft on the ground. Before the implementation of that algorithm, aircraft took off and were delayed in flight. This costed a lot in fuel. The new device has therefore positive economic consequences. Nevertheless, it is not a performation of theoretical economic ideas or of a spontaneous economic reasoning, but rather an engineering device with a law principle: treat every aircraft, which means every company, big or small, on an equal footing. In the same perspective, the European Commission, with its plan for the industry (The Single European Sky), created another legal-technical device, the Functional Airspace Blocks. It is inspired by the idea that considerable technical efficiency gains could come from organizing control according to airspace blocks larger than the national airspaces. The FABs were created by a European rule (law) with a technical basis (they must be « functional »); they therefore constitute a legal-technical device. The economic dimension was left backstage.

At the very beginning, FABs were seen as concerning only upper airspace. But the upper/lower separation was later abandoned to avoid cross-subsidization. Another example is given by en-route charges. They remain collected by the states for the flown distance in their own sky. Let us suppose France and Switzlerland decide to establish a FAB, putting together part of their airspace. If the aim is a better functional performance, routes will probably be modified, and become more rational than the previous ones, which took into account the boundary between France and Switzerland (the new route will be shorter in the French sky, for example, and longer in the Swiss sky). But every change of a route will create a loss for one of the countries, and a mechanical gain for the other (here a loss for France and a gain for Switzerland). Technical restructuration is therefore impeded by its economic consequences.

In conclusion, performation by economics failed to replace performation by law, with the helping hand of engineering to shape the device. This failure operates at the general level of attempting to transform the industry into a market. Economic elements were nonetheless introduced into the legal-technical device. Some public service providers have been transformed into economic agents through privatization. In the United Kingdom, for example, a licence has been given for thirty years to an alliance of airline companies led by British Airways through an auction mechanism. The framework nonetheless remains the entire national sky, not separated into an upper and a lower airspace. Economic agents have been set up, but without the creation of a European market device. Economics stepped in with the proposal for substitutes for market mechanisms, something on which academic economists have been working since the 1980s. Such mechanisms mainly consist in regulatory policies. The European Commission imposed on each country a separation between regulation and service provision, and established a regulator. As a result, for many countries, the process included the creation of a privatized economic agent at the level of service provision, and of an independent economic regulator at the public administration level, without, however, leading to the creation of a market. At the

same time, a « sunshine » regulatory authority, the Performance Review Commission, was set up at the European level, disposing of no real power except the one to publish reports on performance issues (McCraw, 1984). Thus, some economic elements were incorporated into a legal-technical device.

Discussion

Obviously, it would be risky to generalize from this case, and simplistic to think the case could falsify or refute the performativity approach to economics. Interpretation is far more complex. We will therefore insist on further potential research paths.

1. In Michel Callon's approach to performation or performativity, two apparently contradictory tendencies seem to coexist. On the one hand, Michel Callon states that, like other social sciences, economics is performative (see the debate in Callon, 2006). On the other hand, when analyzing performativity, Michel Callon focuses on economics in a particular manner, and, as we discussed above, emphasizes some particular features, such as the current trend in experimentation. Our case suggests that the two positions are not really contradictory. One could think that two social sciences such as law and economics have a particular status in terms of performativity (the idea that law is different from other social sciences has been developed by Günther Teubner from the perspective of autopoiesis; see for example Teubner, 1987). Our case suggests that the particular status of law and economics derives from the fact that both can at the same time define great principles (liberty, equality and due process for law, performance for economics), and mobilize techniques to set up devices which will operate the performative process. Law and economics sometimes compete with each other, and that brings about situations in which one dominates over the other, and in which the dominated formulates strong critiques vis-à-vis the dominant. In our case, law dominates, and economics tries to step in from the performance perspective. If our analysis is right, the opposite situation might also be found. The question remains open of whether other social sciences could compete with law and economics in defining great principles to evaluate empirical situations and mobilizing techniques to set up devices.
2. When analyzing the competitive process of performativity, it seems interesting to pursue Foucault's dynamic approach, which separates moments of urgency, especially during the creation of devices, from periods of routine. When the ATM device was established, the object of urgency was not performance, but the litigation between national sovereignty and liberty of flight. A legal-technical device was adopted instead of an economic one. Only long after that, the performance issue surfaced, in a situation characterized by a legal-technical performation. The change towards an economization of the industry ran against three main elements. First, inertia or path-dependence. Williamson (1999) has highlighted that establishing a market in a different institutional frame must be analyzed with the "remediableness" criterion in mind. Indeed, it is always difficult to compare an existing institutional framework, with its positive and negative, but long-operating elements, with an ideal alternative. *Status quo* is not an option like others, since there is a premium on existing devices (Beach, 1990). The second element that opposes the movement against economization is the legal-technical device's capacity to innovate. As seen above, the device was able to invent non economic algorithms to manage the discrepancy between supply and demand of air traffic control or to establish a

legal-technical as complex object as the FABs. Third, the existence of cross-subsidization. Agents that seemed to favor the industry's economization, e.g. air carriers, turned out in the end to be very conservative, and sought to maintain the legal-technical device to preserve the hidden financial flows of cross-subsidization. There thus seems to be « moments of performation », and these moments could be of different kinds.

3. The case highlights the difficulty of identifying mechanisms through which a law-technical device could give way to an economic device. In examining the performation of economics, Michel Callon has identified three elements: algorithms, devices that provide agents with calculative equipment, and valuable, exchangeable goods. For these elements to function in our case, public administrations would have to become calculative agencies, the national airspace, which is an object of sovereignty, would have to be considered a valuable good, and market devices and algorithms would have to be established. But is it possible to set up all of this at the same time, and thus at once replace a legal-technical device that evolved progressively over a century? Which mechanisms could enable such a transformation, i.e. an economic performation of the industry? The most favored one has been privatization. A market was supposed to emerge if agents were to transform themselves into calculative agencies. In 1998, privatized service providers established a trade association, CANSO to promote economic behavior. As we explained, however, two obstacles hindered the development of a market: the existence of a competitor device, and the fact that the airspace did not become a valuable good. In Michel Callon's view, the device is the crucial factor. Devices act, more than individual agents do. But who are the agents that push and orient the creation of a device, and with what purpose? We here turn again to Foucault: devices are established at particular moments marked by a sense of urgency, and with an intent linked to this urgency. The initial aim can disappear and be replaced by another, as well as by multiple functions that make the device last. But are there other types of mechanisms to create devices? This question seems to remain open.

References

Agamben Giorgio (2009) *'What is an apparatus?' and other essays,* Stanford, Stanford University Press.

Althusser Louis (1967) *Philosophie et philosophie spontanée des savants,* Paris, Maspéro. [(1990) *Philosophy & the Spontaneous Philosophy of the Scientists, and other essays*, Gregory Elliot (ed), London, Verso.]

Beach Lee Roy (1990) *Image theory : decision making in personal and organizational contexts,* Chichester/New York, John Wiley.

Beyer Antoine (2008) "Les frontières du 'Ciel unique européen'. Enjeux techniques et territoriaux du contrôle aérien en Europe", *Flux*, n° 71, janvier-mars, pp. 8-23.

Braudel Fernand (1979) *Civilisation matérielle, économie et capitalisme. XVe-XVIIIe siècles.* 3 vol, Paris, Armand Colin. [1992, *Civilization and Capitalism. 15th-18th*, Berkeley (LA) London, University of California Press.]

Brooker Peter (2003) "Single Sky and Free Market", *Institute of Economic Affairs Review,* June, pp. 45-51.

Button Kenneth & McDougall Glen (2006) "Institutional and structure changes in air navigation service-providing organizations", *Journal of Air Transport Management,* vol. 12, pp. 236-252.

Callon Michel [ed.] (1998) *The Laws of Markets*. Oxford, The Sociological Review/Basil Blackwell.

Callon Michel (2006) "La performativité de l'économie", *Le Libellio d'Aegis,* n° 3, pp. 21-28.

Callon, Michel, Millo Yuval & Muniesa Fabian [Eds.] (2007) *Market devices*, Oxford, Blackwell.

Callon Michel (2008) "Elaborating the notion of performativity", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 5, n° 1, pp. 18-29.

Dumez Hervé (1985) *L'économiste, la Science et le Pouvoir. Le cas Walras,* Paris, PUF.

Dumez Hervé (2009) "Qu'est-ce qu'un dispositif ? Agamben, Foucault et Irénée de Lyon dans leurs rapports avec la gestion", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 5, n° 3, automne, pp. 34-39.

Dumez Hervé & Jeunemaître Alain (1989) *Diriger l'économie : l'État et les prix en France 1936-1986,* Préface de Jean Denizet, Paris, l'Harmattan collection "Logiques économiques".

Dumez Hervé & Jeunemaître Alain (2001) "Improving Air Traffic Services in Europe. The Economic Regulation Perspective" *in* Henry Claude, Jeunemaître Alain, & Matheu Michel, *Regulation of Network Utilities: The European Experience,* Oxford, Oxford University Press, pp. 290-311.

Dumez Hervé & Jeunemaître Alain (2010) "The managament of organizational boundaries. A case study", *M@n@gement*, vol. 13, n° 3, pp. 151-171.

Fantino Jacques (1994) *La théologie d'Irénée. Lecture des Écritures en réponse à l'exégèse gnostique,* Paris, Éditions du Cerf.

Foucault Michel (1980) [edited by Gordon Colin] *Power/Knowledge: Selected Interviews and Other Writings, 1972-1977,* New York, Harvester Press.

McCraw Thomas K. (1984) *Prophets of Regulation,* Cambridge (Mass), Harvard University Press.

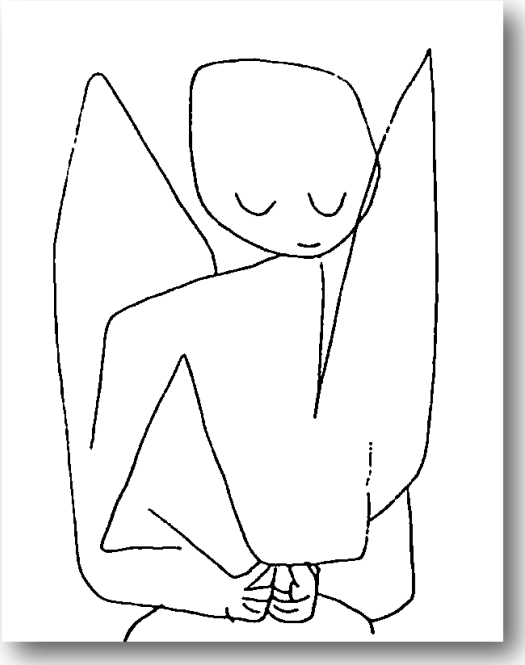
MacKenzie Donald, Muniesa Fabian & Siu Lucia (2007) *Do Economists Make Markets? On the Performativity of Economics,* Princeton, Princeton University Press.

Muniesa Fabian & Callon Michel (2009) "La performativité des sciences économiques" *in* Steiner Philippe & Vatin François [ed.] (2009) *Traité de sociologie économique,* Paris, PUF Quadrige, pp. 303-338.

Teubner Gunther [Ed.] (1987) *Autopoietic law. A new approach to law and society,* Berlin, de Gruyter.

Williamson Oliver E. (1999) "Public and private bureaucracies: a transaction cost economics perspectives", *The Journal of Law, Economics, and Organization*, vol. 15, n° 1, pp. 306-342 ■

Second dossier :
La description et les jugements de valeur.
Une réflexion sur la connaissance et l'éthique



Paul Klee, Vergesslicher Engel, 1939

Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 6, n° 4 – Hiver 2010
pp. 41-42

Introduction : La description et les jugements de valeur. Une réflexion sur la connaissance et l'éthique[1]

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Constitué de réflexions autour, respectivement, d'un livre de Iris Murdoch, d'un livre de Putnam, et d'une note sur Max Weber, ce dossier consacré à la question des liens entre description et jugements de valeur renvoie à trois questions centrales :

- Peut-on exclure les jugements de valeur d'une description ? Nous menons des recherches, que nous voulons de statut scientifique, qui, surtout si elles sont de style qualitatif, comportent des descriptions (Dumez, 2010). On considère généralement (dans la tradition positiviste, mais aussi dans celle de Max Weber) que la neutralité axiologique est de rigueur : ces descriptions doivent être exemptes de tout jugement de valeur, la présence de tels jugements constituant à la fois une erreur scientifique et un manquement à l'éthique de la recherche. Dans cette perspective, on se doit d'exclure les jugements de valeur de la description scientifique. Il s'agit d'une tâche difficile : dans les sciences sociales, le chercheur est tenté en permanence, consciemment ou inconsciemment de formuler de tels jugements. Murdoch et Putnam pensent que le problème est de nature différente : on ne peut pas et on ne doit pas exclure le normatif de la description. Certains concepts sont, par nature, à la fois descriptifs et normatifs, ce sont des concepts que l'on qualifie selon l'expression de Bernard Williams (1985/1990) de « concepts éthiques épais » (« *thick ethical concepts* »). Williams estime que ces concepts à la fois guident l'action et sont guidés par le monde. « *L'application d'un tel concept fournit souvent à quelqu'un la raison de son action, bien que cette raison ne soit pas nécessairement décisive et puisse être dépassée par d'autres raisons […] Simultanément, le monde guide leur application. Un concept de ce genre peut être bien ou mal appliqué, et les personnes qui l'ont acquis peuvent s'accorder à dire qu'il s'applique ou ne s'applique pas à de nouvelles situations.* » (Williams, 1990, pp. 152-153)
- Indirectement (et très modestement), ce dossier pose la question des fondements possibles de l'éthique d'entreprise. Souvent, ce courant essaie de trouver ces fondements dans la grande philosophie éthique (Kant, Lévinas, etc.). Or, ces références apparaissent dans leur grandeur même, disproportionnées et mal adaptées. Si l'éthique des affaires nécessite un fondement (est-ce le cas, et de quelle nature doit-il être ? sont deux questions particulièrement épineuses), il faut sans doute chercher d'autres styles de philosophie morale. Les travaux de Murdoch et Putnam peuvent paraître intéressants de ce point de vue.

1. Je remercie Magali Ayache et Colette Depeyre pour leurs remarques détaillées, ainsi que Marie-Rachel Jacob et Christelle Théron pour leurs commentaires. L'auteur doit bien évidemment être tenu pour seul responsable du contenu de ces textes, ainsi que des fautes éventuelles qu'ils pourraient comporter.

- Enfin, les problèmes soulevés renvoient à l'épistémologie de la gestion. Prenons l'un de ses concepts fondamentaux, celui de performance. On peut considérer, dans la tradition du Cercle de Vienne, que ce concept doit être uniquement factuel, à base d'analyses chiffrées, et qu'une approche scientifique doit en rester là. On peut également constater que ce concept est à la fois descriptif et normatif dans ses usages, mais penser que l'aspect descriptif ou factuel peut et doit être séparé, dans l'analyse, de l'aspect normatif. Ou on peut penser, à la manière de Putnam (qui d'ailleurs s'appuie sur les travaux d'Amartya Sen en économie), que ce concept est intrinsèquement, sans séparation possible, à la fois descriptif et normatif, qu'il doit être considéré de cette manière parce que le normatif gouverne son aspect descriptif. Il en est de même des indicateurs et des instruments de gestion eux-mêmes, comme l'ont montré de manière indépendante, Charles Goodhart (1975), économiste en chef de la Banque d'Angleterre et Berry, Moisdon et Riveline (1979). Quelles sont les implications épistémologiques de cette approche philosophique ?

On voit que les questions évoquées sont riches tout autant que complexes. Bien évidemment, l'ambition de ce dossier limité n'est pas d'y donner des réponses, et encore moins définitives. Juste de constituer une introduction que l'on espère utile, même si elle est d'ailleurs loin de rendre justice à la richesse et à la subtilité des deux auteurs étudiés[2].

Références

Berry Michel, Moisdon Jean-Claude & Riveline Claude (1979) "Qu'est-ce que la recherche en gestion ?" *Informatique et Gestion,* n° 108, septembre, pp. 66-74 et n°109, octobre, pp. 76-79.

Dumez Hervé (2010) "La description : point aveugle de la recherche qualitative", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 6, n° 2, pp. 28-43.

Goodhart, Charles A.E. (1975) *Monetary Relationships: A View from Threadneedle Street* in *Papers in Monetary Economics* Volume I, Reserve Bank of Australia. (voir http://cyberlibris.typepad.com/blog/files/Goodharts_Law.pdf)

Murdoch Iris (1970) *The Sovereignty of Good.* London, Chatto & Windus. [traduction française : Murdoch Iris (1994) *La souveraineté du bien.* Combas, Éditions de l'Éclat.]

Putnam Hilary (2002) *The collapse of the Fact/Value Dichotomy, and Other Essays.* Cambridge MA, Harvard University Press. [traduction française : Putnam Hilary (2004) *Fait/Valeur : la fin d'un dogme, et autres essais.* Paris/Tel Aviv, Éditions de l'Éclat.]

Williams Bernard (1985) *Ethics and the Limits of Philosophy.* London, William Collins Sons & Co. [traduction française : Williams Bernard (1990) *L'éthique et les limites de la philosophie.* Paris, Gallimard]

2. Incidemment, ce dossier est également l'occasion de rendre hommage au travail effectué par les Éditions de l'Éclat pour donner des traductions françaises des ouvrages de philosophie anglo-saxonne essentiels.

Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 6, n° 4 – Hiver 2010
pp. 43-51

Peut-on décrire l'activité morale ?

La démarche d'Iris Murdoch

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Iris Murdoch est surtout connue comme romancière et, plus tragiquement parce qu'elle fut atteinte de la maladie d'Alzheimer à la fin de sa vie et que son mari dépeignit cette tragédie dans un livre qui reste une référence sur ce désastre.

Iris Murdoch (1919-1999)

Mais Murdoch est aussi une philosophe. Elle suivit les cours de Wittgenstein à Cambridge et écrivit le premier livre sur Sartre en Anglais. Surtout, elle écrivit sur l'éthique (Murdoch, 1970/trad. franc. 1994) et sa réflexion est, pour certains des plus grands philosophes de l'époque (c'est le cas de Putnam), fondamentale. Pour autant, elle reste méconnue, ce qui est étrange : son approche des problèmes éthiques est concrète, quand nombre de références très abstraites sont utilisées parfois, y compris pour tenter d'aborder des questions éminemment ancrées dans le réel comme l'éthique d'entreprise. Tournée vers les questions concrètes, sa pensée est pour autant complexe (à la mesure des problèmes posés par le sujet). Quelques thèmes centraux se dégagent pourtant. Ils peuvent être mis en évidence à partir d'une situation, d'un cas, qu'elle présente et analyse. Mais, avant cela, il est utile de passer un peu de temps sur la critique que Murdoch fait de l'existentialisme.

Critique de la morale existentialiste

Murdoch est une spécialiste de Sartre, on l'a dit, mais quand elle parle d'existentialisme, elle vise une manière de penser beaucoup plus large qui englobe tout aussi bien les oxfordiens Alfred Jules Ayer, Stuart Hampshire, et Richard Mervyn Hare, qui sont ce qu'il est convenu d'appeler des « philosophes analytiques » et qui n'ont jamais été existentialistes au sens de Sartre ou Heidegger.

Qu'entend-elle exactement par là ?

C'est une vision de l'homme et de l'éthique qui nous est familière (et que nous avons tendance à privilégier). Elle décrit l'homme comme doté de liberté et pouvant s'abstraire de tout déterminisme, comme doté d'une volonté autonome, et faisant face à de grands choix. L'individu apparaît « comme entité autarcique et hautement consciente » (p. 50), soit que ceci apparaisse comme une donnée de fait, que nous rencontrerions tous les jours, soit qu'il s'agisse d'un idéal à atteindre. Du coup, la liberté apparaît comme un :

> [...] jaillissement instantané d'une volonté ponctuelle dans un complexe logique impersonnel. (p. 37)

Il peut y avoir un grand pessimisme sur la nature humaine (on pense à Sartre et à sa notion de « salaud »), mais ce pessimisme masque, comme le note justement Murdoch, une espèce de romantisme optimiste sur notre capacité à affirmer notre volonté libre :

> Un mélange de mépris pour la condition humaine ordinaire et de la certitude de son propre salut protège l'auteur du véritable pessimisme. Il porte un masque sombre qui ne sert en fait qu'à cacher son allégresse (p. 67)

Du coup, la lecture de ces philosophes moraux à la fois nous plaît et nous déçoit. Elle nous séduit par la manière dont nous nous trouvons valorisé :

> L'atmosphère en est réconfortante et tend à produire de l'autosatisfaction chez le lecteur qui se sent faire partie d'une élite dont les membres s'adressent à lui comme à un pair. (p. 67)

Elle nous déçoit pourtant parce que cette description ne correspond pas à ce que nous vivons. Elle apparaît comme coupée de ce que Murdoch appelle le « tissu » de notre vie (p. 71). Pour analyser ce que nous sommes et ce que nous faisons, nous avons besoin d'un autre type de philosophie, selon cette très belle remarque :

> Une philosophie morale devrait être faite pour être habitable. (p. 63)

C'est ce que Murdoch va chercher, précisément. Mais avant de quitter l'existentialisme, une dernière remarque. Pourquoi cette philosophie peut-elle être si éloignée de ce que nous vivons ? Murdoch a cette notation, comme en passant (elle est, dans le texte, entre parenthèses), extraordinaire à mon sens :

> (Il est toujours intéressant de se demander à propos d'un philosophe : de quoi a-t-il peur ?) (p. 90)

Il serait effectivement possible de relire toute l'histoire de la philosophie à la lumière de cette simple question. Mais ce qui nous intéresse ici est le point suivant : ces philosophes, et nous qui les lisons, ont peur du banal, de ce qui peut paraître dépourvu de sens, gris. Or, c'est ce que nous vivons, et c'est bien cela que la philosophie doit éclairer.

Le cas M. et B.

Murdoch va se mettre en quête d'une philosophie morale habitable en construisant un petit cas.

> Une mère, qu'on appellera M., éprouve de l'hostilité à l'égard de sa belle-fille, qu'on appellera B. M. trouve B. plutôt bonne fille, mais la trouve aussi, non pas vraiment vulgaire, mais très certainement mal dégrossie, dépourvue de bonnes manières et de raffinement. B. a tendance à être libre et familière, anticonformiste, souvent brusque, parfois même carrément mal élevée, toujours portée à des gamineries inopportunes. M. est agacée par l'accent de B. et par sa manière de s'habiller. M. a le sentiment que son fils a fait une mésalliance. Supposons, pour les besoins de l'exemple, que la mère, qui est une personne très « correcte », se comporte à la perfection à l'égard de la jeune fille, en s'interdisant de ne rien laisser transparaître de ce qu'elle pense réellement. On pourrait supposer pour la netteté de l'exemple que le jeune couple vit dans un autre pays, ou encore que B. est aujourd'hui décédée : l'essentiel étant de bien comprendre que s'il y a problème, il n'*existe* que dans l'esprit de M. (p. 30)

Ce petit cas, avant de poursuivre en voyant comment il va évoluer, appelle quelques remarques.

1. C'est un cas de romancière. Quand on est habitué aux petits exemples pris sans cesse par les philosophes analytiques à la suite de Wittgenstein, on est frappé par la richesse du vocabulaire et la finesse de l'analyse. Le cas en lui-même est presque une nouvelle. On pourrait penser qu'il s'agit d'une déformation quasi-professionnelle de la part de Murdoch : une romancière reste romancière, même quand elle fait de la philosophie. En réalité, les choses sont plus profondes. D'une part, dans son analyse, Murdoch va donner une place centrale au langage et à la description. D'autre part, Murdoch va souligner l'importance de l'art et de la littérature dans les questions éthiques, les deux étant liés.
2. Le cas est d'une grande banalité. On est loin des grandes envolées existentialistes, de la mise en jeu de notre volonté dans un saut de liberté grandiose. Murdoch parle d'hostilité, mais cette hostilité est surtout faite de petits agacements qui font encore une fois le tissu même de nos vies, et aucun geste n'en découle.
3. Tout se passe en M. Rien d'extérieur ne va avoir lieu : le comportement de M. a toujours été très correct et n'a jamais laissé transparaître son hostilité, il ne change donc pas ; le comportement de B. ne change pas non plus, et aucune interaction ne va avoir lieu entre M. et B. (la mort envisagée de B. n'est pas là pour dramatiser le cas, mais pour neutraliser tout changement de comportement qui pourrait influer sur l'appréciation de M. ainsi que tout échange entre les deux).

Voilà comment évoluent les choses.

> Supposons qu'au bout de quelques temps M. s'installe dans un ressentiment systématique, se bloque sur une image de B., et (pour employer une expression qui présuppose la réponse) se trouve prisonnière du cliché « mon fils est marié avec une fille qui est idiote et qui a mauvais genre ». Pourtant, la M. de mon exemple est quelqu'un d'intelligent, de bienveillant, capable d'autocritique, capable aussi, à l'occasion, de porter une attention scrupuleuse et juste à ce à quoi elle est confrontée. Imaginons que M. se dise : « Je suis conventionnelle et vieux jeu. Ne suis-je pas victime de mes préjugés, de mon étroitesse d'esprit et d'un certain snobisme ? Il y a sûrement de la jalousie de ma part. Il faut que je reconsidère la situation ». Faisons la supposition que M. se mette à observer B. ou du moins à réfléchir délibérément sur B., et que sa vision de B. en soit peu à peu modifiée. Si l'on ajoute que B. vit loin de M. ou qu'elle est morte entre-temps, on peut affirmer que ce qui change, ce n'est pas le comportement de B., mais bien l'esprit de M. Voici que B. se révèle finalement être non plus vulgaire mais vive et simple, non plus dépourvue de manières mais spontanée, non plus bruyante mais gaie, moins fâcheusement gamine que délicieusement juvénile, etc. De plus, comme je l'ai posé *ex hypothesi*, le comportement manifeste de M., très correct depuis le début, n'a subi aucune modification. (p. 31)

Les motifs du changement de M. peuvent être divers : besoin d'être juste, amour maternel, refus de l'idée que son fils puisse s'être trompé dans le choix de sa compagne. Peu importe, finalement. Mais Murdoch précise qu'elle a construit le cas avec l'idée que la bonne description a trait à la volonté d'être juste.

Que s'est-il exactement passé ?

L'activité morale

M. a fait preuve d'une forme d'activité, et cette activité peut être qualifiée de morale :

> L'idée à laquelle nous tentons de donner un sens est [que] M. a, dans l'intérim, été *active*, qu'elle a *fait* quelque chose, un quelque chose que nous approuvons et qui, d'une manière ou d'une autre, est une action intrinsèquement bonne. M. a été, dans l'intérim, moralement active : c'est tout ce que nous voulons dire et, d'un point de vue philosophique, tout ce que nous voulons avoir le droit de dire. (p. 33)

Notons que, pour une wittgensteinienne[1] (même critique), le cas a quelque chose de paradoxal : il met l'accent sur ce qui s'est passé *à l'intérieur* de M., notion éminemment problématique pour Wittgenstein comme on sait. Notons toutefois que le paradoxe n'est sans doute qu'apparent parce que l'accent est mis sur le langage. Il est clair pour Murdoch, et elle se situe bien là dans la ligne de son maître, que ce langage n'est pas un langage privé (un langage qui parlerait de ses états d'âme intérieurs et que seule M. serait à même de comprendre). Murdoch s'est mise en situation d'étudier un processus intérieur, mais elle va s'efforcer de l'étudier comme une action. En effet :

> La moralité, vigoureusement soutenue par la logique, a horreur du privé. Le salut par les œuvres est une nécessité conceptuelle. (p. 29)

Il faut résoudre ce paradoxe de l'intérieur/extérieur et Murdoch le fait dans une tradition wittgensteinienne :

> Ce que je *fais* et ce que je *suis* n'ont rien de privé et de personnel, mais me sont imposés, dans le sens où leur identification n'est possible que sous des concepts publics et par des observateurs objectifs. La connaissance de soi est quelque chose qui se déploie aux yeux de tous. Les raisons sont des raisons publiques, les règles sont des règles publiques. (p. 29)

Bien évidemment, tout ceci est lié au langage : pour Wittgenstein, encore une fois, il n'y a pas de langage privé qui me permettrait, à moi-même et seulement à moi-même, d'avoir un accès à ce qui se passe en moi. Je passe par des mots – même concernant mes douleurs les plus intimes – que j'ai appris depuis mon enfance et qui sont les mots de tous.

> Les mots sont nos symboles les plus subtils, et notre structure humaine est sous leur dépendance. (p. 48)

Autrement dit, toute la difficulté pour Murdoch en tant qu'observatrice de M. est de comprendre ce qui s'est passé en M., non pas sur un mode empathique, mais en tant qu'action, plus exactement en tant qu'activité. La difficulté tient notamment à l'imbrication des descriptions : Murdoch décrit l'activité de M., or celle-ci est précisément un travail de changement de description du comportement de B.

Murdoch nous invite donc à essayer de comprendre, via un travail de description, ce qui s'est passé. Cela apparaît assez vague parce qu'il s'agit d'une espèce de transformation mentale de M. mais, en réalité, la difficulté ne réside pas dans ce vague :

> Si l'activité de M. est difficile à caractériser, ce n'est pas parce qu'elle est vague, *mais précisément parce qu'elle est morale*. (p. 37)

Qu'est-ce donc que cette activité que l'on peut et doit qualifier de morale qui s'est opérée en M. ?

Il s'agit tout d'abord de quelque chose de banal et familier :

> [...] l'activité de M. est ici quelque chose qui, loin d'être bizarre et vague, nous paraît extrêmement familier. D'innombrables romans contiennent des récits de ce que sont ces luttes. N'importe qui est capable d'en décrire une sans être à court de mots pour la raconter. (p. 36)

1. On ne traitera pas ici d'une question trop complexe, celle de savoir si Murdoch se situe dans la ligne de ce que dit Wittgenstein de l'éthique. On connaît la célèbre phrase de ce dernier : « Prêcher la morale est difficile, fonder la morale impossible ». (Wittgenstein, 1991, p. 118). La seule conférence publique qu'il ait jamais donnée était consacrée à l'éthique, et il a eu cette remarque : « Si un homme pouvait écrire un livre sur l'éthique qui fût réellement un livre sur l'éthique, ce livre, comme une explosion, anéantirait tous les autres livres de ce monde ». (Wittgenstein, 1992, p. 147)

Le mot « lutte » ne doit pas nous induire en erreur. Il ne s'agit pas d'une lutte sartrienne, un saut grandiose. Il s'agit d'un travail, patient, sous la forme d'un effort de compréhension :

> [...] un effort progressif pour voir en toute clarté un objet particulier. L'activité de M. est par essence quelque chose de progressif, quelque chose d'indéfiniment perfectible. (p. 37)

Il s'agit alors de comprendre pourquoi il y a lutte, et contre qui. Ce combat se fait contre soi-même répond Murdoch (mais ceci était contenu dans le cas : la lutte de M. commence quand elle se demande si elle n'est pas conventionnelle et vieux jeu, jalouse, etc.). Il s'agit de combattre le point de vue que le moi a du monde et de ceux qui l'entourent :

> Naturellement, l'énergie psychique s'investit, et s'investit plus volontiers dans la construction d'images fausses du monde mais pourvues d'une cohérence plausible, couplées avec un vocabulaire systématique (comme, par exemple, dans la vision de B. par M. comme frivole, commune, enfantine, etc.). (p. 52)
>
> On est souvent contraint presqu'automatiquement par ce qu'on *peut* voir. (p. 51)

Pourquoi est-ce le cas ? Pourquoi, spontanément, notre moi aurait-il un rapport au monde et aux autres qui serait faux ? Murdoch donne une indication possible :

> Car il ne suffit pas d'ouvrir les yeux pour voir ce qui se passe autour de soi. Nous sommes tous des animaux en proie à l'anxiété. Notre esprit ne demeure jamais en repos, tissant et retissant un *voile* anxieux, d'ordinaire auto-protecteur, souvent déformant, et qui nous cache en partie le monde qui nous entoure. (p. 102)

Animal anxieux, le moi fonctionne donc à partir de son point de vue. Et ce point de vue est essentiellement structuré par des mots qui mélangent description et jugements de valeurs :

> En décrivant le cas de M. et de sa belle-fille, j'ai attiré l'attention sur le rôle important des termes normatifs-descriptifs, termes de valeur spécialisés ou secondaires (tels que « vulgaire », « spontané », etc.). Au moyen de ces termes s'effectue ce qu'on pourrait appeler « le siège de l'individu par concepts ». (p. 46)

Le travail de M., d'essence morale, a consisté à se décentrer de ce point de vue :

> En matière de moralité (comme en matière artistique), l'ennemi principal de l'excellence est le fantasme personnel : le tissu de souhaits et de rêves consolants et auto-valorisants qui nous empêche de voir ce qu'il y a en dehors de nous. Rilke disait de Cézanne qu'il ne peignait pas « J'aime cela » mais « Il y a cela ». Tâche difficile. (p. 76)

Murdoch caractérise ce travail de décentrement du moi par un concept emprunté à la philosophe Simone Weil, l'attention :

> J'ai emprunté le mot « attention », terme que j'emprunte à Simone Weil, pour exprimer l'idée de regard juste et bienveillant dirigé sur une réalité individuelle. C'est là, me semble-t-il, la marque caractéristique et propre de l'agent moral actif. (p. 49)
>
> L'attention se dirige, contrairement à ce qui est naturel, vers l'extérieur, à rebours du moi qui réduit tout à une fausse unité ; elle est renvoi à l'immense et déconcertante diversité du monde. (p. 83)

Il y a deux choses dans ce terme d'attention : une orientation vers les autres et une orientation vers le monde. Les deux apparaissent liées chez Murdoch, en tant qu'elles caractérisent un décentrement du moi vis-à-vis de lui-même.

Elle appelle la première « amour » mais le mot doit être interprété avec précaution. Il ne s'agit pas de l'amour défini au sens sentimental du terme (au sens « pathologique » dans la terminologie de Kant, c'est-à-dire renvoyant à la sensibilité, au sentiment). On le voit dans l'exemple de M. Cette dernière n'éprouve pas d'amour spontané pour B., bien plutôt une hostilité et de l'agacement. Tout son travail moral consiste à construire, patiemment, lentement, progressivement, grâce au travail de l'attention, une vue plus juste et équitable du comportement de B[2]. En aucune manière, à l'issue de son travail moral, M. n'est dite « aimer » B. au sens trivial du terme : elle a construit une autre vision du comportement et de l'être de B., et cette vision est caractérisée comme plus équitable, plus juste. Le concept d'amour doit ici être compris « *comme attachement et même passion non sentimentale et désintéressée* ». (p. 108)

L'autre composante de l'attention est l'orientation vers le monde. Il s'agit d'une tâche cognitive, et elle n'est pas triviale ni exempte de la lutte dont il a été question précédemment :

> La difficulté est de maintenir l'attention fixée sur la situation réelle, et de l'empêcher de refluer subrepticement vers le moi, à la recherche des consolations de la pitié envers soi-même, du ressentiment, du fantasme et du désespoir. Le refus d'accorder toute son attention peut même secréter, avec la tentation de jouer la question à pile ou face, un sentiment fictif de liberté. La vertu est à coup sûr affaire de bonne habitude et d'action faite par devoir. Mais cette habitude et cette action ont pour condition d'arrière-plan, chez les êtres humains, un juste mode de vision et une certaine qualité de la conscience. Réussir à voir le monde tel qu'il est constitue une véritable *tâche*. (p. 111)

On ne peut, pour Murdoch, penser le bien indépendamment d'une connaissance qu'il faut construire, d'une exploration de la situation :

> [...] j'aimerais dire ici qu'au niveau du sens commun sérieux et de la réflexion ordinaire du non-philosophe sur la nature de la morale, il est parfaitement évident que le bien *est* relié à la connaissance : non pas à la connaissance impersonnelle et quasi-scientifique du monde ordinaire, quel qu'en puisse être la variante, mais à une perception honnête et éclairée de ce qui est vraiment le cas en question, à un discernement et une exploration patients et justes de ce à quoi nous sommes confrontés, lesquels ne résultent pas simplement du fait d'ouvrir les yeux, mais d'une forme de discipline morale qui nous est à coup sûr parfaitement familière. (p. 53)

Cette tâche cognitive n'est pas de nature scientifique, parce qu'elle porte sur des individualités (individus humains ou autres espèces de réalités individuelles, dit Murdoch, p. 52). Elle porte sur des détails et consiste à déployer :

> [...] ces petits efforts scrutateurs de l'imagination dont les résultats cumulés sont tellement importants. (p. 58)

Il s'agit donc d'une tâche lente, progressive, patiente. Murdoch parle de « l'attention endurante à l'égard du réel » (p. 55). Le temps de la morale, pour elle, est continu. Il n'est pas fait des instants dramatiques des grands choix dont l'existentialisme est friand. Ce travail passe, comme on l'a vu dans le traitement du cas M. et comme cela apparaît clairement dans la citation précédente consacrée aux contextes, par un travail sur les mots. L'essence de la tâche morale accomplie par M. a consisté à remplacer certains mots (vulgaire, dépourvue de manières, bruyante, gamine, etc.)

2. Il s'agit de construire un nouveau point de vue, décentré par rapport au moi, mais pas un point « impartial » ou « objectif » au sens de la philosophie morale dominante, qu'elle soit d'origine kantienne ou utilitariste tout aussi bien, comme l'a fort justement noté Blum (1986, p. 360) : *« Murdoch's views of morality pose a challenge, then, to a view of morality shared in some way by Kantianism, utilitarianism and their critics as Nagel, Williams, and Scheffler; and that is the identification of morality with an impersonal, impartial, objective point of view ».*

par d'autres mots (vive, simple, spontanée, gaie, etc.). Dans le cas des mots propres à l'éthique, on l'a vu, les mots importants ont généralement un statut particulier, ils sont « normatifs/descriptifs ». Ce que souligne très clairement Murdoch, c'est que le rapport aux mots de la morale est lui-même un travail :

> Nous ne nous bornons pas à « connaître » le sens de tous les termes moraux nécessaires sur une base rationnelle et par la seule connaissance du langage ordinaire. Ce sens, il se peut que nous ayons à l'apprendre. (p. 43)

Cet apprentissage est individuel. Il se fait par rapport à des contextes. Encore une fois, il participe de manière centrale à notre activité morale. Mais, dans cette tâche personnelle, nous pouvons être aidés par les autres, et nous le sommes souvent :

> M. pourrait être aidée par quelqu'un qui non seulement connaîtrait B., mais aussi dont M. pourrait comprendre le système conceptuel ou commencer, dans ce contexte, à le comprendre. En effet, c'est souvent quand nous écoutons un propos normatif-descriptif sur un objet commun que nous progressons dans la compréhension d'un système de concepts. J'ai parlé, à propos de mon exemple, de changement pour le meilleur, mais pareil changement peut aussi se produire pour le pire (c'est même ce qui s'observe le plus fréquemment). La conversation quotidienne n'est pas forcément une activité moralement neutre, et certaines façons de décrire nos contemporains peuvent être nuisibles et injustes. Une suite de concepts bien envoyés peut être un instrument de malfaisance très efficace. (p. 47)

L'appauvrissement moral contemporain réside dans l'accent mis sur les grandes idées (ici la critique hégélienne de Kant, pointant les dangers du formalisme moral sans contenu concret, reste d'actualité[3]) : on a perdu, par rapport par exemple à l'analyse des passions au XVIIe siècle, la richesse langagière qui résultait de l'analyse des différentes vertus et de leurs rapports entre elles :

> En quoi consiste le fait d'être juste ? Nous sommes en mesure de le comprendre dès l'instant que nous comprenons la relation qui relie la justice aux autres vertus. Une réflexion de ce genre requiert et déploie tout un vocabulaire riche et diversifié pour dénoter les aspects du bien. Une grande partie de la philosophie morale contemporaine a pour défaut de ne pas savoir discuter de chaque vertu séparément, préférant traiter directement d'un concept dominant comme la sincérité, l'authenticité ou la liberté, ce qui, me semble-t-il, a pour effet d'imposer une idée d'unité vide et non examinée, ainsi que d'appauvrir un champ essentiel de notre langage moral. (pp. 74-75)

C'est la raison pour laquelle Murdoch lie morale et esthétique, plus particulièrement la littérature. Cette dernière ne fait pas de morale, mais elle décrit de manière riche des situations. Elle permet d'élargir son champ de vision. Pour Murdoch, la réflexion sur l'art est donc doublement liée à la question morale. La première raison est que, dans sa perspective de pénétration cognitive des situations, il vaut souvent mieux lire Shakespeare que les philosophes moraux. Non pas parce que Shakespeare veut faire de la morale, mais parce que Shakespeare explore en profondeur des situations sous des angles différents. La seconde raison est liée à cette première : l'expérience artistique, à la fois du côté de l'artiste et de celui qui reçoit l'œuvre, est une expérience morale parce qu'elle décentre le moi et le pousse à se tourner vers le monde. Pour Murdoch, l'artiste ne parle pas de lui (ou il est un mauvais artiste), mais du monde.

> Les grands artistes sont, certes, des « personnalités », chacune avec son style particulier ; il arrive à Shakespeare lui-même de laisser apparaître, bien que ce soit de façon très occasionnelle, des obsessions personnelles. Mais le très grand art est « impersonnel », car il nous montre le monde, ce monde-ci et pas un autre, avec une clarté qui nous déconcerte et nous enchante, et ceci

3. *« [...] le problème hégélien est le vrai problème, au moins dans la mesure suivante : au lieu de réfléchir à la façon d'appliquer un programme universel, il demande comment développer une forme de vie concrète expérimentale ».* (Williams, 1985/1990, p. 116)

> pour la raison simple que regarder le monde réel ne fait pas du tout partie de nos habitudes. (p. 82)

On retrouve ici ce problème qui est pour Murdoch au cœur de la question éthique : nous avons tout simplement beaucoup de mal, spontanément, à regarder les autres et le monde autrement que par rapport à nous. Ceci en raison du « *cours précipité d'une vie quotidienne égocentrique et affairée* » (p. 82). Mais il y a encore une autre dimension morale dans l'expérience artistique : c'est l'acquisition d' « *une attention libre de sentiment, détachée, désintéressée et objective* » (p. 83) :

> Il est un autre enseignement important de l'art véritable, qui est de nous apprendre à pouvoir regarder et aimer les choses réelles sans nous en emparer ni nous en servir, sans les assimiler à l'organisme vorace du moi. Cet exercice de *détachement* est difficile et précieux, quel qu'en soit l'objet, être humain, racine d'un arbre, vibration d'une couleur ou d'un son. La contemplation non sentimentale de la nature manifeste la même qualité de détachement : les préoccupations égotistes se dissipent, rien n'existe plus que les choses qui sont vues. Le beau est l'attracteur de cette espèce particulière d'attention désintéressée. (pp. 82-83)

D'où l'insistance sur le lien intrinsèque expérience artistique/expérience morale.

Conclusion

En résumé, pour Murdoch, la morale est un travail continu. Ce travail repose sur l'attention aux individus et aux situations individuelles, qui suppose elle-même une tâche cognitive portant sur les contextes, sur le tissu de nos vies : nous voyons spontanément les individus, les situations, les contextes, d'une certaine manière, en employant spontanément des mots normatifs/descriptifs, et il nous faut chercher, par un travail patient, endurant, le travail de l'attention, comment d'autres manières de décrire (plus bienveillantes) sont possibles. Quand ce travail est fait, les choix explicites, dramatiques, sont quasiment éliminés :

> Il est certain que le statut du choix devient différent si l'on se représente le monde comme s'offrant compulsivement à la volonté et si l'on pense que son discernement et son exploration sont un travail de longue haleine. Les transformations et réussites morales sont lentes ; nous ne sommes pas libres au sens où nous serions soudain en mesure de nous changer nous-mêmes, puisqu'il n'est en notre pouvoir ni de changer subitement ce que nous sommes capables de voir, ni donc de changer les désirs et les forces qui nous mobilisent. De sorte que la notion de choix explicite semble maintenant moins importante : moins décisive, car une grande part de la « décision » se déroule ailleurs, et moins inconditionnellement digne d'être « cultivée ». Si je pratique convenablement l'attention, je n'aurai pas à faire de choix, et tel est bien en fin de compte le suprême désirable. (pp. 54-55)

Comme si, pour Murdoch, il fallait constamment travailler à un « éclaircissement moral » (p. 56) justement pour ne pas avoir à se poser de questions morales dans l'instant, à la manière existentialiste.

On voit à quoi s'oppose son approche – que l'on pourrait dire « descriptive » – des questions éthiques : à la formulation de règles belles et abstraites, façon code de déontologie, et à l'étude « dramatisée » de grandes situations de choix. Il s'agit au contraire pour elle de construire une « aptitude à bien agir "le moment venu" » (p. 73). On reconnaît bien sûr là, après un long détour, l'héritage aristotélicien, puisque le Stagirite définit la vertu comme une disposition intelligente à l'action, au désir et au sentiment, qui n'est pas une simple habitude parce qu'elle suppose l'exercice d'un jugement par l'agent (Williams, 1985/1990, p. 44). Rien d'étonnant à

cela : pour Murdoch, c'est l'une des caractéristiques même de la philosophie que d'avoir à reprendre sans cesse les mêmes thèmes :

> On dit parfois, avec irritation ou avec un brin de satisfaction, que la philosophie ne fait aucun progrès. C'est certainement vrai, mais je pense que le fait que la philosophie ait toujours, en un sens, à s'efforcer de reprendre les choses à la base n'est pas un accident regrettable, mais un trait qui appartient à la structure de la discipline. (p. 13)

Références

Blum Lawrence A. (1986) "Iris Murdoch and the domain of the moral", *Philosophical Studies*, vol. 50, n° 3, November, pp. 343-367.

Murdoch Iris (1970) *The Sovereignty of Good,* London, Chatto & Windus. [traduction française : Murdoch Iris (1994) *La souveraineté du bien,* Combas, Éditions de l'Éclat.]

Williams Bernard (1985) *Ethics and the Limits of Philosophy*, London, William Collins Sons & Co. [traduction française : Williams Bernard (1990) *L'éthique et les limites de la philosophie,* Paris, Gallimard.]

Wittgenstein Ludwig (1991) *Wittgenstein et le cercle de Vienne,* Texte allemand et traduction française de Gérard Granel. Mauvezin, Trans Europ-Repress.

Wittgenstein Ludwig (1992) *Leçons et conversations,* Paris, Gallimard-Folio ■

Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 6, n° 4 – Hiver 2010
pp. 53-60

L'opposition fait/valeur doit-elle être abandonnée ?

Le point de vue de Hilary Putnam et ses implications pour la recherche qualitative

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Le livre de Hilary Putnam sur l'opposition fait/valeur (Putnam, 2002/2004) est composé d'une collection de conférences et d'essais. Il parle donc de divers sujets mais il y a bien un fil conducteur : nous pensons dans les catégories des positivistes du Cercle de Vienne et nous avons tendance à dire que faits et valeurs sont deux ordres de réalité complètement différents. Or, pour Putnam, les deux sont enchevêtrés. Sa thèse n'est pas vraiment que tout est à la fois fait et valeur, plutôt que la distinction, si elle peut parfois être utile, ne doit pas être posée comme une dichotomie, comme on le fait souvent.

Le livre se réclame beaucoup de Dewey (plus que de James ou Peirce), mais aussi d'Iris Murdoch. Popper est présent mais très peu discuté.

La diversité des approches développées dans le livre sera maintenue dans ce texte de présentation, l'inconvénient en résultant étant assumé : l'argumentation n'est pas complètement serrée. Par ailleurs, certains des essais figurant dans le livre seront totalement laissés de côté.

Les positivistes et la dichotomie fait/valeur

Tout part d'un texte célèbre de Hume, dans le *Treatise on Human Nature* (1739) : Hume explique que jamais un « doit » ne peut être déduit d'un « est ». Les devoirs, droits ou obligations ne peuvent pas être déduits de ce qui est, de ce qu'on peut décrire. Les positivistes s'inscrivent dans cette tradition. Leur objectif a été de tordre le coup à la métaphysique. Pour cela ils ont posé trois points :

1. il y a des propositions dotées de sens et des propositions dénuées de sens (non susceptibles d'être vraies ou fausses) ;
2. dans les propositions dotées de sens, il y a les analytiques (des tautologies : les mathématiques sont pour eux purement analytiques en ce sens) et les synthétiques (qui ont rapport aux faits) ;
3. l'éthique relève des propositions dénuées de sens (« on doit faire ceci » n'est pas susceptible d'être vrai ou faux).

Au départ, les positivistes avaient une position héritée des empiristes, et l'on retrouve ici Hume : une proposition synthétique peut être vérifiée par l'observation, l'usage des sens. Quand sont apparus des termes comme « atomes », « molécules », il y a eu un problème. Qu'étaient exactement ces termes théoriques non observables

mais qui semblaient jouer un rôle dans la science ? La tentation a été de dire : c'est de la métaphysique et il faut les éliminer (Mach). Assez rapidement, on s'est aperçu que ce serait difficile. On a donc cherché une solution en faisant : ce sont des postulats, des propositions théoriques sans contenu observable, mais qui jouent un rôle en tant qu'elles peuvent aider à produire des propositions observables. On peut donc les admettre, sous surveillance, dans ce rôle :

> [...] la conception de Carnap demeure fortement influencée par l'empirisme classique. Par la suite, dans ses écrits, Carnap a continué à distinguer nettement les « termes observationnels », en d'autres termes le vocabulaire qui réfère aux « propriétés observables », qui, disait-il alors, étaient « complètement interprétés », c'est-à-dire ayant une signification autonome, et les « termes théoriques » comme « bactérie », « électron », et « champ gravitationnel » qui n'étaient à ses yeux que « partiellement interprétés ». En effet, bien que de tels termes fussent admis dans le langage de la science, ils étaient considérés comme de simples formules permettant de dériver les énoncés qui établissent *réellement* les faits empiriques, à savoir les énoncés observationnels. (p. 34)

D'après Putnam, l'incohérence du positivisme a été mise en lumière par Quine dans les années 50. Sur le plan théorique, la question est donc réglée. Carnap s'est débattu à la fin de sa vie, après les critiques de Quine, pour essayer de sauver le vaisseau, mais on peut considérer qu'il a sombré corps et biens. Pourtant, si le positivisme est mort, sa présence perdure, et nous continuons à penser avec l'idée d'une dichotomie entre faits et valeurs, cette vieille idée de Hume, selon laquelle les valeurs ne peuvent jamais être dérivées des faits, qu'elles sont d'une nature radicalement différente.

La critique de la dichotomie par Putnam

La critique de Putnam, assez compliquée, repose sur deux points.

1. Quand on traite des valeurs, on pense tout de suite à l'éthique. Or, il y a aussi le jugement esthétique. Et il y a surtout le jugement scientifique. Pour Putnam, le choix entre des théories scientifiques met en action des valeurs (ce qui est une thèse relevant de l'horreur pour les positivistes) : *« Une théorie de la sélection présuppose toujours des valeurs »* (p. 40). Parmi les valeurs *« qui nous permettent de choisir entre différentes hypothèses »*, on trouve *« [la] cohérence, [la] simplicité, [la] conservation d'une doctrine ancienne, etc. »* (p. 40). On pourrait croire que les scientifiques explorent toutes les théories et les évaluent en les comparant par rapport à leur pouvoir explicatif. Si c'était le cas, le processus de sélection des théories serait totalement exempt de valeurs. Mais, en pratique, un tel mode de sélection se révèle rigoureusement impossible. La sélection se fait donc bien sur la base de valeurs, qui ne sont pas des « *paramètres* ». (p. 40)
2. Ce n'est qu'en adoptant une approche très étroite des faits, héritée de l'empirisme, qu'on peut opposer faits et valeurs :

> La dichotomie logique positiviste fait/valeur a été défendue à partir d'une image étroitement scientiste de ce qu'un « fait » pourrait être, tout comme son ancêtre humien fut défendu à partir d'une psychologie empiriste étroite des « idées » et « impressions ». (p. 36)

En réalité, faits et valeurs sont imbriqués :

> Un problème plus profond réside en ce que, depuis Hume, les empiristes – et pas seulement les empiristes, mais beaucoup d'autres aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la philosophie – se sont montrés incapables de

> comprendre comment description factuelle et évaluation peuvent être imbriquées. (p. 36)

L'imbrication peut être montrée sur les concepts éthiques épais (« *thick ethical concepts* » – une expression de Bernard Williams – voir Williams, 1985/1990) :

> Le type d'enchevêtrement que j'ai à l'esprit devient manifeste lorsque nous analysons des mots comme « cruel ». Le mot « cruel » a manifestement un usage normatif – en tout cas pour la plupart des gens, même si certains défenseurs célèbres de la dichotomie fait/valeur le nient – et en effet éthique [...] « Cruel » ignore simplement la prétendue dichotomie fait/valeur et se permet allègrement d'être utilisé parfois dans un dessein normatif, parfois comme un terme descriptif. (p. 43)

En réalité, il y a eu une discussion philosophique poussée sur la question (Putnam estime que c'est la discussion la plus intéressante qu'il y ait eu récemment en philosophie morale). Certains, dans une tradition positiviste, ont estimé que ce type de concept était purement descriptif et qu'on pouvait éliminer le normatif ; d'autres que ce type de concept pouvait bien être interprété de façon dichotomique, en séparant clairement les usages descriptifs et les usages normatifs, ce que Putnam estime faux. S'appuyant sur Iris Murdoch, Putnam pense que le point de vue de ces concepts est fondamentalement évaluatif, et que ce point de vue gouverne la description, qui peut être plus ou moins approfondie (Murdoch montre comment on peut approfondir son point de vue évaluatif par un travail de nature cognitive).

Par ailleurs, Putnam fait justement remarquer (là encore, dans la ligne de Murdoch) que le fait de dire « c'est un jugement de valeur », c'est-à-dire « c'est une appréciation purement subjective » est une facilité et une paresse : quand on a caractérisé les choses ainsi, on est tenté d'arrêter toute réflexion. Or, Socrate a bien montré que, même si elle ne connaissait pas de conclusion tranchée et ultime, une réflexion sur les valeurs était bel et bien possible :

> D'un certain côté, il est beaucoup plus facile de dire : « ceci est un jugement de valeur », au sens de : « c'est seulement une affaire de préférence subjective », que de faire ce que Socrate a essayé de nous enseigner : examiner qui nous sommes, en quoi consistent nos convictions les plus profondes et soumettre ces convictions à l'épreuve d'un examen réfléchi [...] La pire des choses en ce qui concerne la dichotomie fait/valeur réside en ce qu'elle joue le rôle, pratiquement parlant, d'une entrave à la discussion et pas seulement à la discussion mais à la pensée. (p. 53)

Mais alors, dira-t-on, n'essaie-t-on pas d'ériger des jugements de valeur liés à une position subjective, dans une société, à un moment donné, en maximes universelles ? On essaie de contrer le relativisme culturel mais ne tombe-t-on pas dans l'impérialisme culturel ? Pas forcément, estime Putnam :

> [...] le fait de reconnaître que nos jugements prétendent à une validité objective et le fait de reconnaître qu'ils tiennent leur forme d'une culture et d'une situation problématique particulières n'ont rien d'incompatible. (p. 54)

Amartya Sen et le retour des valeurs en économie

Le débat fondamental a eu lieu dans les années 30. Arthur Cecil Pigou part de l'utilité marginale décroissante et tient le raisonnement suivant. Si l'utilité marginale d'un bien est décroissante, alors celle de la monnaie qui est également un bien l'est aussi : 1000 euros pour Bill Gates ont une valeur négligeable, mais ils ont une valeur élevée pour une famille nombreuse dont les deux parents sont au chômage. Le bien-

être général est donc augmenté si l'on retire ces mille euros à Bill Gates pour les donner à cette famille. Cette argumentation a été combattue à l'époque par Lionel Robbins (devenu ensuite Lord Robbins). Pour lui, il est impossible de conduire une discussion rationnelle sur le bien-être. L'économie peut discuter des moyens, pas des fins.

> Il ne semble pas logiquement possible d'associer les deux études en aucune façon, sinon par simple juxtaposition. L'économie se préoccupe de faits assertables et l'éthique d'évaluations et d'obligations. (Robbins, cité p. 63)

A l'époque, Robbins eut raison de Pigou, et à sa suite, l'économie considéra dans une tradition positiviste (on était en pleine apogée du Cercle de Vienne) qu'elle devait bannir tout jugement de valeur pour ne s'intéresser qu'aux faits. On se contenta de l'optimum de Pareto.

C'est Amartya Sen, prix Nobel en 1998, qui a renversé les choses et montré que Robins avait tort : l'économie du bien-être ne peut pas fonctionner sans s'intéresser au contenu éthique. Par exemple, Sen note que les Afro-américains ont des revenus en moyenne parfois égal à celui des Indiens ou des Chinois. Or, ils ont une espérance de vie inférieure. Les Afro-américains sont donc victimes de privations relatives vis-à-vis des Américains blancs, mais également de privations absolues vis-à-vis des Indiens ou des Chinois. La description de leur condition relève de concepts éthiques épais dans lesquels description et évaluation sont enchevêtrées. Sen énonce qu'il faut raisonner à partir des « *capabilities* » des individus, et que la société doit réfléchir à des « *capabilities* » minimales, qui ne sont pas simplement des droits, à donner à tous.

Peut-on discuter rationnellement des valeurs ? (Dewey)

Comment les valeurs sont-elles découvertes, créées, ou évoluent-elles ? Putnam reprend ici l'idée d'enquête de Dewey (voir Journé, 2007).

> Pour [Dewey], une « enquête », au sens le plus large du terme, c'est-à-dire la manière dont les gens traitent les situations problématiques, implique une incessante reconsidération des moyens *et* des fins pris ensemble [...] Toute « enquête » admet aussi bien des présuppositions « factuelles », y compris des présuppositions quant à l'efficacité des divers moyens et des fins envisagés, que des présuppositions de « valeurs » ; mais s'il est difficile de résoudre notre problème, alors nous sommes tout à fait prêts à reconsidérer à la fois nos hypothèses « factuelles » et nos fins. En somme, changer nos valeurs ne consiste pas seulement à résoudre un problème, mais c'est le plus souvent la seule manière d'y parvenir. (p. 107)

Lors d'une enquête dans une situation difficile, nos valeurs sont souvent redéfinies et nos connaissances factuelles sont enrichies, dans un même mouvement de réflexion conjointe sur nos fins et nos moyens. Par ailleurs, l'enquête elle-même, y compris de type scientifique, est tissée de valeurs (on retrouve ici le rôle des valeurs dans la démarche scientifique). Mais ces valeurs peuvent faire l'objet d'une réflexion intelligente sous une forme critique :

> Les valeurs objectives relèvent, non pas d'un « organe des sens » spécifique, mais de la critique de nos évaluations. Les évaluations sont incessantes et inséparables de toutes nos activités, y compris les activités « scientifiques » ; mais c'est grâce à une réflexion du genre de ce que Dewey appelle la critique, que nous concluons que certaines sont garanties, tandis que d'autres ne le sont pas. (p. 113)

Les choses se construisent pas à pas.

> [Dewey] croit [...] que nous *apprenons* quelque chose sur l'enquête en général à partir de la *conduite* de l'enquête. (p. 114)

Encore faut-il que l'enquête soit conduite dans de bonnes conditions, dont celles que Putnam a rassemblées sous le terme de « démocratisation de l'enquête » (dans un essai intitulé « Pragmatism and Moral Objectivity », repris *in* Putnam, 1995) :

> En rapport avec cela, j'ai mentionné le principe du *faillibilisme* (ne considère pas le produit d'une enquête comme à l'abri de la critique), le principe de l'*expérimentalisme* (mets à l'essai des manières différentes de résoudre les situations problématiques, ou si c'est impossible, prends en compte ceux qui ont essayé d'autres manières et réfléchis attentivement aux conséquences) et les principes mis ensemble constituent ce que j'ai appelé « la démocratisation de l'enquête ». (p. 120)

Ces principes sont de bons sens. Ils orientent également vers les principes de l'éthique de la discussion selon Habermas :

> Une enquête intelligente [...] obéit au principe du « discours éthique », comme le nomment les partisans de Habermas ; elle ne « bloque pas le chemin de l'enquête » en prévenant les objections et questions qu'elle soulève ou en obstruant la formulation des hypothèses ou des critiques adressées aux hypothèses adverses. Au mieux, elle évite d'instaurer des relations de hiérarchie et de dépendance ; elle insiste sur l'expérimentation, là où celle-ci est possible. (p. 115)

Comment sait-on quand on doit s'arrêter, si on a atteint un certain degré de vérité ? Question difficile. Pendant un moment, Putnam a essayé d'avancer une solution selon une échelle, un degré de vérité : la vérité absolue serait vérifiable dans des conditions idéales, et, quand les conditions ne sont pas idéales, on peut présumer de la vérité (il se peut qu'il n'existe pas d'extra-terrestres intelligents, et il se peut qu'on ne puisse pas le vérifier). Putnam utilise au détour d'une phrase une très belle définition du processus de vérification de la vérité :

> [...] faire référence aux choses exige une interaction porteuse d'information avec ces choses ; et cela suffit à régler la possibilité que la vérité n'est jamais radicalement indépendante de ce que nous pouvons vérifier. (p. 118)

La vérité serait alors, non plus adéquation de la pensée avec la chose (*adaequatio rei et intellectus*), mais selon la très belle expression de Putnam, « interaction porteuse d'information avec les choses »... Si, en tout cas, on adopte cette approche, elle peut valoir pour la démarche scientifique comme pour la discussion éthique. Nous sommes capables de faire la distinction entre un jugement de valeur fondé, qui a fait l'objet d'une enquête conduite avec soin, et un jugement de valeur mal fondé.

> J'ai soutenu l'idée que dans les deux cas, celui de l'éthique et celui des lois, nous sommes capables d'une façon dépourvue de mystère d'observer que certaines choses ont certaines propriétés de valeurs, qu'un vin a « du corps » et un « riche bouquet », qu'une personne est « spontanée avec fraicheur » [cet exemple vient évidemment de Murdoch – HD] ou « compatissante », qu'un dossier légal est « négligemment bouclé ». Il ne s'agit pas de perception si celle-ci repose simplement sur un groupe de neurones implémentés, comme on l'a parfois supposé pour la perception des couleurs (il y a encore un grand débat en cours sur le sujet), mais d'une perception qui implique l'application de concepts ; j'ai soutenu que toute perception est de cette sorte. De plus, du fait que toute perception implique des concepts et que les concepts sont toujours susceptibles de critique, il s'ensuit qu'une perception en elle-même n'est pas un « donné » incorrigible, mais est susceptible de critique. L'enquête ne s'achève pas avec la perception, mais le fait que la perception s'avère parfois être fausse [sic –

> traduction défectueuse] ne signifie pas que nous n'avons aucune raison de nous y fier. Les pragmatistes croient qu'un doute nécessite une justification tout autant qu'une croyance, et il y a de nombreuses perceptions pour lesquelles nous n'avons aucune raison réelle de douter. (pp. 119-120)

Existe-t-il des valeurs universelles ? (Habermas)

La discussion pour savoir si les valeurs peuvent être universelles ou non passe par Habermas. Putnam, on l'a vu, voit les valeurs comme fondées par des enquêtes, mais non pas comme des normes universelles. Y en a-t-il pourtant ? Habermas distingue normes et valeurs :

> Par « norme », Habermas entend un énoncé universellement valide d'obligation [...], en revanche les « valeurs » font l'objet d'un traitement naturaliste. Elles sont considérées comme des produits sociaux contingents variant au gré des « mondes de la vie ». (p. 121)

Comme on le sait, Habermas insiste beaucoup sur le fait que la norme essentielle touche à la communication. Ensuite, les valeurs doivent faire l'objet d'une discussion rationnelle. En réalité, Habermas, lors d'un échange avec Putnam, a formulé une nuance :

> Nous avons besoin d'impératifs catégoriques, *mais pas trop*. (cité p. 123)

La formule est là aussi remarquable. Elle signifie que, sans doute, il y a des normes substantielles (et non pas seulement formelles, renvoyant aux règles de la discussion) qui peuvent et doivent être universelles, comme celles qui permettent de condamner un génocide ; mais qu'il faut les limiter : il faut avoir conscience que les autres valeurs sont contingentes à une époque, une société, un groupe social, et ne pas vouloir les imposer aux autres. Tout ce qu'on peut faire est d'en discuter avec les autres en menant une discussion dans les règles de l'« action communicationnelle » pour éviter de sombrer dans l'autoritarisme des valeurs. Donc, ne sont universelles pour Habermas que les normes formelles qui garantissent le caractère éthique de la discussion, et un tout petit nombre de normes substantielles. Putnam a une autre vision :

> Il n'est pas nécessaire que les « valeurs » possèdent une telle dimension globale ; dire qu'un acte particulier est aimable ou cruel, ou qu'une personne est impertinente ou d'une spontanéité agréable, ou d'un enfant qu'il a « des problèmes » ou qu'il « découvre son identité » – il y a un nombre infini d'exemples et un nombre infini de *sortes* d'exemples – tous ces jugements sont des jugements de *valeurs* au sens de notre discussion. Je soutiens que de tels jugements, en pratique, sont considérés comme vrais ou faux et qu'ils *doivent* être ainsi considérés. (p. 122)

Pour Putnam donc, ce qui vaut pour l'enquête en général à la manière de Dewey, vaut pour l'enquête sur les valeurs en particulier. Ce qu'a analysé Habermas comme les règles de l'agir communicationnel donne de bons repères pour conduire cette enquête.

D'un de ses professeurs, qui avait eu lui-même pour professeur un disciple direct de William James, Putnam reprend quatre propositions qui sont utiles pour la philosophie des sciences en général, celle de la démarche qualitative tout aussi bien :

> (1) La connaissance de faits (particuliers) présuppose la connaissance de théories.
>
> (2) La connaissance des théories [...] présuppose la connaissance de faits (particuliers).
>
> (3) La connaissance factuelle présuppose la connaissance des valeurs.

> (4) La connaissance des valeurs présuppose la connaissance des faits. (pp. 146-147).

On ne peut qu'être frappé, évidemment, par la circularité apparente de ces propositions. Mais elle n'est précisément qu'apparente. Pour les pragmatistes, les commencements sont contingents, et ils n'apparaissent que sur un fond de faits, de théories et de valeurs déjà là. Ensuite, parce qu'il y a eu « résistance » (Dumez, 2007), commence l'enquête, qui va (probablement) modifier les faits, les théories, les valeurs :

> [...] nous ne sommes jamais dans la situation d'un commencement *ex nihilo*, en éthique comme partout ailleurs [...] (p. 116)

Commentant la première proposition (la connaissance de faits particuliers présuppose la connaissance de théories), Putnam écrit :

> Singer [il s'agit de A.E. Singer Jr, élève de William James – HD] attaquait ici l'idée que la science puisse « commencer » avec des données particulières nues pour s'élever ensuite à des généralisations au moyen de l'induction et de l'abduction. Un tel « commencement », en ce sens, n'existe pas. Singer disait que nous présupposons toujours un stock de généralisations déjà faites quand nous faisons de la science. (p. 146)

Implications pour la recherche qualitative

L'approche de Putnam peut avoir deux implications pour la recherche en général, et la recherche qualitative en particulier.

Si la recherche qualitative est du type « enquête », elle suppose que :

1. Il n'y a pas de commencement *ex nihilo*. Il faut alors expliciter les théories qui orientent l'enquête au commencement. Mais si le commencement est contingent, l'enquête elle-même doit aboutir au dépassement de la situation du commencement.
2. Pour que l'enquête commence vraiment, il faut qu'il y ait un problème, une résistance ; si les cadres théoriques de départ expliquent parfaitement le matériau empirique, si le matériau empirique n'est recueilli que dans la perspective de « vérifier » les théories, l'enquête proprement dite ne peut pas démarrer ; donc, il faut construire un problème, en ne cherchant pas à retrouver les cadres théoriques dans le matériau, mais en cherchant systématiquement des faits qui soient en décalage avec les cadres théoriques.
3. La mise en forme des données (codage, mise en séries, synopse) est un élément méthodologique délicat qui se situe au cœur même de l'enquête : elle ne peut pas faire abstraction de théories de départ et, en même temps, elle doit viser à aider à la modification, à l'enrichissement, à la critique de ces théories. Elle doit pouvoir s'appuyer sur des théories, sans en être prisonnière.
4. La sélection des éléments méthodologiques relève elle-même de valeurs, qu'il faut assumer, mais surtout discuter dans un processus d'enquête qui accompagne le précédent. Il faut apprendre sur l'enquête en la conduisant.

Le second point porte sur les jugements de valeur. On estime généralement, dans la lignée de Weber, que le chercheur doit se garder de tels jugements dans le cadre de sa recherche. L'approche de Putnam tend à montrer qu'une telle exigence est impossible à tenir, et contradictoire avec la démarche scientifique elle-même.

1. La démarche scientifique est marquée par les valeurs, et la démarche qualitative n'en est évidemment pas exempte : il faut viser, par exemple, à la simplicité et à la cohérence et choisir, parmi les explications possibles, les plus

simples et les plus cohérentes. Il faut s'appuyer sur les théories existantes, en les discutant et en les enrichissant, au lieu de multiplier les concepts nouveaux.

2. Les acteurs eux-mêmes agissent en fonction des faits et de leurs valeurs. Ils mènent eux-mêmes des enquêtes au sens de Dewey. Celles-ci sont plus ou moins bien menées, et l'étude de la manière dont elles sont conduites est un élément fondamental de l'analyse à construire.
3. La question est sans cesse posée (Dumez, 2010) : a-t-on le droit de formuler des jugements de valeur, ou faut-il au contraire construire les descriptions en s'efforçant d'éliminer tout jugement de valeur ? L'idée que description et évaluation peuvent être séparées est, on l'a vu, fortement combattue par Putnam. La distinction porte plutôt sur les jugements de valeur spontanés et subjectifs et sur les jugements de valeur fondés sur une enquête correctement menée. Il faut éviter les premiers, qui d'ailleurs conduisent à une description pauvre, et favoriser les seconds qui relèvent de descriptions plus riches et fécondes sur un plan théorique.

Références

Dumez Hervé (2007) "Comprendre l'étude de cas à partir du *Comment nous pensons* de Dewey", *Le libellio d'Aegis,* vol. 3, n° 4, numéro spécial « Pragmatisme et recherche sur les organisations », pp. 9-17.

Dumez Hervé (2010) "La description : point aveugle de la recherche qualitative", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 6, n° 2, pp. 28-43.

Journé Benoît (2007) "Théorie pragmatiste de l'enquête et construction du sens des situations", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 3, n° 4, numéro spécial « Pragmatisme et recherche sur les organisations », pp. 3-9.

Putnam Hilary [edited by James Conant] (1995) *Words and Life,* Cambridge MA, Harvard University Press.

Putnam Hilary (2002) *The collapse of the Fact/Value Dichotomy, and Other Essays,* Cambridge MA, Harvard University Press. [traduction française : Putnam Hilary (2004) *Fait/Valeur : la fin d'un dogme, et autres essays,* Paris/Tel Aviv, Éditions de l'Éclat.]

Williams Bernard (1985) *Ethics and the Limits of Philosophy*, London, William Collins Sons & Co. [traduction française : Williams Bernard (1990) *L'éthique et les limites de la philosophie,* Paris, Gallimard] ■

Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 6, n° 4 – Hiver 2010
p. 61-64

Note sur Max Weber, la recherche et la question du jugement de valeur

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Max Weber est souvent cité comme le tenant de la neutralité axiologique dans la démarche de recherche[1]. À plusieurs reprises, il parle en effet d'une « séparation stricte entre savoir empirique et jugement de valeur » (Weber, 1965, p. 119) ou de « la séparation radicale entre la sphère de valeurs et celle de l'empirique » (Weber, 1965, p. 451). Mais deux choses sont très étonnantes quand on le lit : l'insistance mise sur cette neutralité axiologique comme exigence (dans les deux citations, on notera bien évidemment les qualificatifs « stricte » et « radicale »), et la longueur, la complexité, la subtilité de toutes les nuances que Weber apporte à l'idée que le chercheur doit être neutre axiologiquement. Sans vouloir tenter de rendre compte de cette complexité, ce dont nous serions bien incapable, cette petite note a juste pour objet d'en donner une idée.

Valeur et objet de recherche

Le réel est infini, Weber insiste souvent sur cette constatation. Nous découpons dans le réel des fragments, infiniment petits, et nous les étudions.

> Toute connaissance réflexive [*denkende Erkenntnis*] de la réalité infinie par un esprit humain fini a par conséquent pour base la présupposition implicite suivante : seul un fragment limité de la réalité peut constituer chaque fois l'objet de l'appréhension [*Erfassung*] scientifique et seul il est « essentiel », au sens où il mérite d'être connu. Selon quels principes s'opère la sélection de ce fragment ? (p. 153)

Weber écarte l'idée que l'« essentiel » serait donné par la recherche de lois causales, de type formel. En effet, ces lois laissent toujours des résidus, souvent considérés comme de l'accidentel ou de l'inintelligible selon des lois de ce genre. Pour lui, le choix de l'objet de recherche relève d'un jugement de valeur : nous choisissons un sujet qui nous paraît important. Ce jeu des valeurs peut d'ailleurs, comme l'a noté Kierkegaard (1973, p. 288) ironiquement, conduire à des paradoxes avec des recherches sur l'insignifiant :

> L'important est important, rien d'étonnant à cela ; mais conférer à ce qui est en soi insignifiant plus d'importance qu'à la chose la plus importante : voilà une tâche digne de ce nom. (1973, p. 288)

En cela, Putnam est bien dans la ligne de Weber : la démarche scientifique elle-même repose sur des valeurs, liées notamment à la détermination de l'importance du sujet.

Par ailleurs, pour Weber, le contact entre l'approche scientifique des phénomènes sociaux et les valeurs est étroit du fait que le chercheur donne une importance

1. Les citations qui vont suivre renvoient aux *Essais sur la théorie de la science* – Weber, 1965 –, mais elles sont principalement extraites de deux textes. Le premier est « La connaissance objective dans les sciences et la politique sociales », l'article que Weber écrivit en 1904 comme texte fondateur de la revue qu'il lança alors, avec Jaffé & Sombart, *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, dans laquelle il publiera par la suite *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Le second date de 1917 et est intitulé : « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques. »

scientifique (valeurs de la recherche) à des phénomènes importants pour la pratique (valeurs pratiques) :

> [...] les valeurs suprêmes de l'intérêt *pratique* sont et seront toujours d'une importance décisive pour l'orientation que l'activité ordonnatrice de la pensée adopte chaque fois dans le domaine des sciences de la culture. (p. 131)

Le chercheur et ses valeurs

La neutralité du chercheur est un impératif pour Weber, mais il ne serait pas sociologue (et l'un des plus grands) s'il pensait la chose facile, et même possible :

> [...] les prises de position valorisantes à l'égard des problèmes ne se laissent jamais totalement étouffer, même au niveau de la recherche purement théorique. (p. 136)

Weber lui-même avait de fortes convictions. On le sait par ses lettres, il était très hostile à la politique de Guillaume II. Durant la Ière Guerre mondiale, il envisagea de commettre un crime de lèse-majesté pour donner un retentissement public à ses positions. Il ne critique donc pas l'engagement personnel du chercheur, mais la confusion des genres :

> Aussi, le deuxième commandement fondamental de l'impartialité scientifique est-il celui-ci : il importe à tout moment d'indiquer clairement [...] aux lecteurs (et, répétons-le, avant tout à soi-même) où et quand cesse la recherche réfléchie du savant et où et quand l'homme de volonté se met à parler, bref d'indiquer à quel moment les arguments s'adressent à l'entendement et quand au sentiment. La confusion permanente entre discussion scientifique des faits et raisonnement axiologique est une des particularités les plus fréquentes et les plus néfastes dans les travaux de notre spécialité. C'est uniquement contre cette *confusion* que sont dirigées nos remarques précédentes et non contre l'engagement en faveur d'un idéal personnel. (p. 134)

Pour lui, l'objectivité scientifique ne signifie pas l'absence d'engagement personnel. On verra d'ailleurs plus loin, lorsqu'il sera question du premier principe qu'il formule, que les valeurs personnelles du chercheur peuvent même jouer un rôle dans la conduite de l'analyse.

L'analyse elle-même et les valeurs

L'analyse elle-même, pourrait-on dire, tangente la question des valeurs. Pour Weber, elle porte de manière centrale sur le rapport entre les fins et les moyens qui est constitutif de l'action.

Le premier jugement de valeur porte sur le caractère raisonnable ou déraisonnable de l'action : le chercheur ne discute pas les valeurs de l'acteur, de ses objectifs, il étudie le rapport entre ces objectifs et les moyens mis en œuvre. Le chercheur met donc en œuvre un jugement critique :

> [...] sur la base de la situation historique, nous pouvons chaque fois critiquer indirectement l'intention comme pratiquement raisonnable ou déraisonnable suivant les conditions données. (p. 123)

On voit que le chercheur peut discuter, critiquer (Weber note prudemment « indirectement ») les valeurs des acteurs : si les moyens à la disposition de l'acteur ne correspondent pas à ses objectifs, un jugement de valeur peut être posé sur lui : il peut être considéré par le chercheur comme déraisonnable.

Le deuxième jugement de valeur porte sur les coûts de l'action, à partir d'une interrogation sur ses conséquences, voulues et non voulues :

> Nous donnons ainsi à celui qui agit la possibilité de mettre en balance [*abwägen*] les conséquences voulues et les connaissances non voulues de son activité et de répondre en même temps à la question : que coûte [*was kostet ?*] la réalisation du but désiré relativement aux sacrifices prévisibles d'autres valeurs ? (p. 124)

Le troisième point est la relation que le chercheur peut mettre en évidence entre les objectifs et les valeurs de l'acteur et les idées.

Enfin, le dernier point relève de la critique logico-formelle : il s'agit de mettre en évidence d'éventuelles contradictions entre les valeurs, d'après « *le postulat de la non-contradiction interne du voulu* » (Weber, 1965, p. 125).

Au total, Weber résume les choses d'une formule :

> Une science empirique ne saurait enseigner à qui que ce soit ce qu'il *doit* faire, mais seulement ce qu'il *peut* et – le cas échéant – ce qu'il *veut* faire. (p. 126)

Le chercheur mène bien un travail critique, travaillant sur les valeurs, mais il s'agit selon Weber d'une « critique technique ». (Weber, 1965, p. 124)

Pourtant, les choses sont plus complexes encore si on lit bien Weber dans le détail. On a vu plus haut le second principe que le chercheur doit respecter – celui de la non confusion des rôles. Le premier principe mis en avant est celui de l'explicitation des valeurs personnelles du chercheur. On pourrait penser que Weber a en vue la simple objectivité, mais les choses sont en réalité plus subtiles. L'explicitation des valeurs propres au chercheur joue un rôle dans la construction scientifique de l'analyse. Weber prend l'exemple de l'analyse d'une loi sociale :

> Au cours de la critique scientifique de propositions législatives ou autres dispositions pratiques, il arrive fréquemment qu'il ne soit pas possible d'éclairer de façon nette et compréhensible la portée des motifs du législateur et les idéaux de l'auteur critiqué autrement qu'en confrontant les étalons de valeur qui leur servent de fondement avec d'autres étalons et, bien entendu, de préférence avec les siens propres. (p. 133)

Le fait, pour le chercheur, de mener un travail d'explicitation de ses propres valeurs peut l'aider dans l'analyse des phénomènes, par le processus de confrontation de ces valeurs avec celles des acteurs, une compréhension plus nette naissant de cette confrontation.

Que veut dire exactement « neutralité axiologique » du chercheur ?

Au terme de cette note, la subtilité et la complexité de la position de Weber apparaissent clairement. La neutralité axiologique ne veut pas dire que le chercheur n'ait pas de valeurs personnelles, ou qu'il devrait être capable de les mettre entre parenthèses lorsqu'il analyse les phénomènes puisqu'on vient de voir même que la confrontation entre ces valeurs, si elles sont explicitées, avec celles des acteurs, peut être source de compréhension des phénomènes (compréhension qui ne serait pas possible sans cette confrontation).

Ce que veut dire Weber se comprend sans doute mieux avec l'exemple du syndicaliste. Weber note en effet : on peut essayer de montrer à un syndicaliste[2] que son action est inutile – elle ne permet pas d'améliorer la condition de la classe ouvrière – et même lui montrer des conséquences non voulues négatives par rapport à l'objectif qu'il s'est fixé – les luttes entrainent une détérioration de la situation

2. Ce que dit Weber du syndicaliste est évidemment marqué historiquement – à l'époque, l'objectif était la grève générale. Par ailleurs, Weber a cette remarque : « À condition de l'entendre comme il faut, il est tout à fait pertinent de définir la politique efficace comme l'"art du possible". Mais il est non moins juste que très souvent on n'a pu atteindre le possible que parce qu'on a chaque fois tenté d'aller au-delà pour réaliser l'impossible. » (Weber, 1965, p. 437)

économique et, partant, de la condition ouvrière. Mais ceci constitue une erreur : le chercheur examine l'action du syndicaliste à partir de ses propres valeurs, c'est-à-dire en fonction de l'utilité. Dès lors, il *ne comprend pas* l'activité de l'acteur.

> Il serait logiquement absurde de confronter pour les besoins de la « critique » avec la « valeur du succès » un comportement qui, en vertu de sa cohérence interne, ne saurait adopter d'autre fil conducteur que la « valeur de conviction ». (p. 438)

Si le chercheur procède ainsi, il analyse l'action du syndicaliste comme insensée.

> [...] le syndicaliste réellement conséquent avec lui-même cherche *simplement* à conserver en son âme et, si possible, éveiller en autrui, une conviction déterminée qui lui semble digne et sacrée. Ses agissements extérieurs, en particulier ceux qui sont à l'avance condamnés à l'inefficacité la plus totale, ne servent qu'à lui assurer devant sa conscience que sa conviction est authentique, c'est-à-dire qu'elle possède la force de « se confirmer » dans des actes et qu'elle n'est pas une pure rodomontade. En ce cas, il n'y a (peut-être) en fait pas d'*autre* moyen pour ce genre d'actions. Au demeurant, quand un syndicaliste est conséquent avec lui-même, son royaume, comme celui de toute éthique de conviction, n'est pas de ce monde. (p. 438)

C'est, à partir de son point de vue, de ses valeurs, des moyens de son action, qu'il faut analyser l'activité du syndicaliste.

> La science *axiologiquement neutre* a définitivement rempli son office une fois qu'elle a ramené le point de vue du syndicaliste à sa forme logiquement la plus cohérente et la plus rationnelle possible et qu'elle a déterminé les conditions empiriques de sa formation, ses chances et les conséquences pratiques qui en découlent d'après l'expérience. (p. 439)

Conclusion

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la « neutralité axiologique » au sens de Weber n'est pas très éloignée de ce que Murdoch, Putnam ou Popper disent.

Elle consiste en effet à mettre l'accent sur la compréhension de l'acteur à partir de son propre système de valeurs pour objectiver ce que Popper (1979) appelle la « logique de situation » qui est bien une reformulation de la pensée de Weber. La neutralité axiologique ne consiste pas à dire que le chercheur doit être exempt de convictions personnelles, ou mettre celles-ci de côté, ce qui est impossible, Weber le sait aussi bien que quiconque. Encore une fois, elle consiste d'abord et avant tout à faire le travail de compréhension de l'acteur en situation. Ce travail fait, mais seulement une fois qu'il a été fait, Weber explique même qu'une confrontation entre cette analyse de la situation de l'acteur et les valeurs propres au chercheur, si elles ont été correctement explicitées, peut même améliorer, éclairer et éclaircir, la compréhension elle-même, qui est l'objectif scientifique.

Références

Kierkegaard Søren (1973) *Œuvres 7,* Paris, Editions de l'Orante.

Popper Karl (1979) "La logique des sciences sociales" *in* Adorno Theodor & Popper Karl (1979) *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales,* Bruxelles, Éditions Complexe, pp. 75-90.

Weber Max (1965) *Essais sur la théorie de la science,* Paris, Plon ■

Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 6, n° 4 – Hiver 2010
pp. 65-67

Rejoindre une île

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Quelle rêverie intime Freud, Lénine, et Hitler ont-ils bien pu partager?[1]

Celle née d'une image. Elle était suspendue en regard de la gravure représentant « Une leçon de clinique du docteur Charcot » au mur du cabinet de la Berggasse, et visita les rêves de celui qui les interprétait. Dans la chambre dépouillée de la Spiegelgasse qu'occupait le chef des bolcheviks en exil à Zurich, avant qu'il ne retourne en Russie y faire la Révolution, elle était la seule décoration, accrochée au-dessus du lit. Et elle ornait le mur du bureau de la chancellerie, dans la Wilhelmstrasse, où le Führer recevait ses hôtes pour y préparer sa domination de l'Europe.

Une barque approche d'une île sur un flot sombre et translucide, étrangement calme. A l'avant, en travers, est posé un cercueil recouvert d'un linge blanc et de couronnes de fleurs. Juste derrière, de dos, un personnage debout face à l'île, drapé d'un vêtement blanc pareil à un linceul. A l'arrière, seul personnage actif, un homme conduit l'esquif, étonnamment placé puisqu'il est lui aussi face à l'île, se tenant à l'inverse de ce que devrait être sa position de rameur. Peut-être parce que la barque étant sur le point d'aborder, il cherche à la freiner au moment d'accoster, quoiqu'elle paraisse encore un peu loin du rivage. L'île elle-même, circulaire, se dresse verticalement et domine. Une paroi rocheuse abrupte et épaisse la ceint en arc de cercle. Au centre est un enclos, planté d'un bois d'arbres droits et hauts, d'un vert profond et sombre, peut-être des cyprès, qui dépassent les rocs élevés. Au bord de l'eau, sur la rive, un mur s'ouvre entre deux piliers, sans grille, vers où se dirige la barque. La falaise est creusée de niches aux ouvertures anguleuses. Le ciel est chargé de nuages lourds, contrastant avec le calme de l'eau. La manière dont quelques clartés, comme celle qui tombe sur l'être blanc, se mêlent aux ombres qui se font intenses sous les arbres, fait penser à un couchant.

Aucune recherche d'une nouvelle approche picturale : si le peintre est à peu près contemporain de Degas ou Manet, le dessin, la couleur, sont classiques dans leur précision, au moment même où s'épanouit l'impressionnisme. C'est la composition, une sorte de réalisme fantastique, une symbolique prenante, fascinante précisément sans doute parce que tout y paraît symbole sans qu'aucun n'y soit vraiment reconnaissable, qui retiennent le regard et l'esprit.

Plusieurs religions, comme la grecque, la romaine ou l'égyptienne, ont associé la mort à la traversée d'une étendue d'eau, d'une rive à une autre. Aucun signe religieux identifiable n'est présent dans le tableau, qui est empreint d'une religiosité sans Dieu. Les âges de la vie ont été souvent traités dans l'histoire de la peinture : sur un même tableau coexistent alors un enfant, un homme jeune atteignant la maturité, et un

1. Mais aussi Clemenceau, l'impératrice Sissi, Rachmaninov, Hermann Hesse, Strindberg, Max Ernst, Dali et quelques autres.

vieillard. Ici, le personnage le plus proche de nous, spectateurs, est le rameur, jeune et vêtu comme nous le sommes. Il agit, et son action consiste à retarder le moment de l'accostage, sans l'empêcher. On ne sait de quelle nature est le personnage au centre, jeune ou vieux, homme ou femme (quoique la taille apparaisse élevée et fasse plutôt penser à un homme) : il se tient droit, et son habit n'en est déjà plus un. Son attitude hiératique en fait presque une statue, au drapé de pierre, parent des rochers vers lesquels il regarde. Le troisième personnage est déjà absent, dans sa présence cachée, uniquement révélée par le cercueil. Les deux vivants nous tournent le dos et regardent devant eux, sans se regarder. Chacun est seul, irrémédiablement, et la mort n'est pas un face-à-face : les visages des vivants n'apparaissent pas, ils sont tournés vers quelque chose qui certes nous affronte, nous barrant l'horizon, mais n'a pas de visage. C'est un mur qui, au fur et à mesure que nous l'approchons, nous entoure de tout côté, nous masquant toute lumière et toute perspective. Notre place y est une cavité anonyme et obscure. Derrière, qu'on ne peut qu'entrevoir par les côtés, ne s'imagine que le vide infini d'une étendue d'eau plane reflétant un ciel tout aussi infini.

L'île paraît une transposition rêvée du cimetière anglais de Florence, jardin aux cyprès de forme ovale où fut enterrée la toute petite fille d'Arnold Böcklin à peine âgée de sept mois, Maria Anna. En avril 1880, l'artiste peignait une première version de l'œuvre lorsqu'une jeune veuve vint lui commander un tableau qui la ferait rêver. S'étant éprise de la toile inachevée posée sur le chevalet, c'est elle qui lui aurait demandé d'ajouter la forme blanche la représentant ainsi que le cercueil, comme un persistant souvenir d'amour adressé au disparu alors qu'elle était à la veille de se remarier. Cette nouvelle version achevée, Böcklin rajouta ces deux éléments à la première. Il les reprit dans les versions ultérieures. Au total, toujours à Florence, il peignit cinq variantes[2]. Le marchand qui vendait ses toiles comprit rapidement le profit qu'il pouvait en tirer et multiplia les gravures, reproductions et cartes postales. Le succès fut incroyable. Nabokov explique qu'au début du vingtième siècle, on en trouvait une dans chaque appartement de Berlin.

Les émules du docteur Freud n'ont pas manqué de voir, dans le personnage de la barque un sexe masculin en érection et dans cette île jardin un sexe féminin, les deux séparés et destinés à ne s'unir vraiment que dans la mort. Freud n'a jamais dit cela. Dans la *Traumdeutung*, il note seulement brièvement un rêve personnel : « Un homme sur un rocher escarpé, au milieu de la mer, à la manière de Böcklin ». Il en donne cette interprétation condensée : « Source : Dreyfus à l'île du Diable, en même temps que des nouvelles de mes parents d'Angleterre, etc. ». Dans le rêve, tout élément renvoie toujours, selon lui, à plusieurs êtres ou événements : chaque objet symbolise, mais des choses multiples et cachées. Ici se mêlent une inquiétude liée à la situation des juifs en Europe et un souci familial, sans compter un mystérieux « etc. » (qui est peut-être le rocher escarpé sur lequel se tient le sphinx quand il pose sa question à Œdipe). Dans un essai écrit en 1912, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », Freud s'interroge sur l'abaissement de la valeur psychique d'une pulsion lorsqu'elle est satisfaite, et fait cette remarque :

> Écoutons les propos de nos grands alcooliques, comme Böcklin, sur leur relation avec le vin : ils évoquent l'harmonie la plus pure et comme un modèle de mariage heureux. Pourquoi la relation de l'amant à son objet sexuel est-elle si différente ? Aussi étrange que cela paraisse, je crois que l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction.

2. C'est la troisième, peinte en 1883, dont Hitler a fait l'acquisition. Elle a survécu au désastre de 1945 et est exposée à la Alte Nationalgalerie de Berlin. Si l'on me permet cette remarque, c'est à mon sens la plus aboutie dans ses équilibres. Les autres sont à Bâle, New York, et Leipzig. La cinquième, celle de Rotterdam, a été détruite par des bombardements lors de la Seconde Guerre Mondiale. Dans la version de Leipzig, la forme blanche est voûtée, paraissant un vieillard, et le mur est fait de moellons mycéniens. Les piliers sont surmontés de lions, ce qui affaiblit l'œuvre. Dans les versions de Bâle et New York, le mur n'existe pas. Dans certaines des versions, le flot écume au contact de brisants.

Pour faire pendant à son œuvre la plus connue, Böcklin s'essaya à peindre une « île de la vie » mais elle ne possède en rien la magie de son île des morts. Peut-être trouva-t-il finalement une satisfaction plus heureuse dans le liquide sombre[3]. Il demeure en tout cas celui qui peignit l'entrée dans le monde de la mort comme effrayante et douce, un glissement silencieux sur une eau immobile menant à un mur d'ombre.

Référence

Dadoun Roger (2001) *L'île des morts de Böcklin*, Paris, Séguier

L'île des morts
(troisième version)

3. Il était pétri de mythologie grecque, qui peuple ses tableaux, et Homère parle de la mer vineuse.